

universitas

DAS MAGAZIN DER UNIVERSITÄT FREIBURG, SCHWEIZ | LE MAGAZINE DE L'UNIVERSITÉ DE FRIBOURG, SUISSE

03 | 2019/20

Au tempo de l'audiovisuel romand 8
Pascal Crittin, directeur de la RTS

Kommt ein Käfer geflogen 46
Unerwartete Hilfe in der Ambrosiabekämpfung

Schlaf, Kindlein, schlaf 50
Lernen im Land der Träume

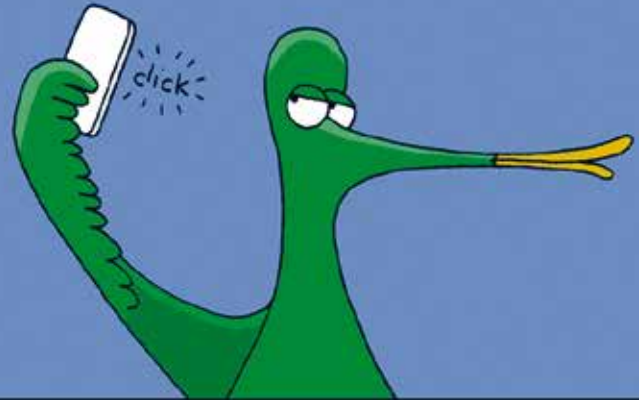
UNI
FR
■

UNIVERSITÉ DE FRIBOURG
UNIVERSITÄT FREIBURG


Le narcissisme



Spieglein, Spieglein...



whyatt



Impressum

universitas

Das Wissenschaftsmagazin
der Universität Freiburg
Le magazine scientifique
de l'Université de Fribourg

Herausgeberin | Editrice

Universität Freiburg
Unicom Kommunikation & Medien
www.unifr.ch/unicom

Chefredaktion | Rédaction en chef

Claudia Brühlhart | claudia.bruehlhart@unifr.ch
Farida Khali (Stv./adj.) | farida.khali@unifr.ch

Adresse

Universität Freiburg
Unicom Kommunikation & Medien
Avenue de l'Europe 20, 1700 Freiburg
www.unifr.ch

Online | En ligne

www.unifr.ch/universitas

Autor_innen | Auteur-e-s

Christian Doninelli | christian.doninelli@unifr.ch
Roland Fischer | wissenschaft@gmx.ch
Benedikt Meyer | info@benediktmeier.ch
Patricia Michaud | info@patricia-michaud.ch
Daniel Saraga | danielsaraga@saraga.ch
Ori Schipper | ori_schipper@sunrise.ch
Christian Schmidt | schmidt@kontrast.ch

Konzept & Gestaltung | Concept & graphisme

Stephanie Brügger | stephanie.bruegger@unifr.ch
Daniel Wynistorf | daniel.wynistorf@unifr.ch

Titelbild | Image couverture

CartoonStock.com

Bilder Dossier | Images dossier

CartoonStock.com

Fotos | Photos

Stéphane Schmutz | info@stemutz.com
Dom Smaz | dom@smazphoto.ch
Marie Pichonnaz | marie.pichonnaz@hotmail.com
Getty Images

Sekretariat | Secrétariat

Marie-Claude Clément | marie-claude.clement@unifr.ch
Antonia Rodriguez | antonia.rodriguez@unifr.ch

Druck | Impression

Imprimerie MTL SA
Rte du Petit Moncor 12
1752 Villars-sur-Glâne

Auflage | Tirage

8'700 Exemplare | dreimal jährlich
8'700 exemplaires | trois fois par an

ISSN 1663 8026

Alle Rechte vorbehalten.

Nachdruck nur mit Genehmigung der Redaktion.

Tous droits réservés.

La réimpression n'est autorisée qu'avec l'accord de la rédaction.

Die nächste Ausgabe erscheint im Juli 2020.

La prochaine édition paraîtra en juillet 2020.

Editorial

A l'heure où nous mettons sous presse, la situation – étrange et effrayante – semble avoir renversé les paradigmes. De notre dossier ressort un leitmotiv: le narcissisme est une forme d'égoïsme et tous deux ne s'analysent que par degrés. Comme les médicaments, c'est la dose qui fait l'efficacité: trop peu et l'on reste à terre, trop et c'est la potion elle-même qui nous tue.

Pour la première fois, sous nos contrées, ne penser qu'à soi et se renfermer sur soi-même deviennent des formes de solidarité, tandis que toute velléité de se mettre à la disposition de l'autre représente une forme de danger mortel. Et pourtant, chassez le naturel, il revient au galop: c'est qu'il ne faudrait pas manquer de surgelés pour ces pénibles semaines, ni se priver d'un café en terrasse... que l'on souhaitait, bien sûr, partager avec sa chère voisine ou sa maman bien-aimée. Alors égoïsme ou simple humanité?

L'égoïsme c'est tout ramener à soi, le narcissisme n'aime que soi-même. Ce sont des moteurs puissants pour qui sait en jouer. On leur impute les élans de créativité et de génie de nos meilleurs artistes comme de nos excellents scientifiques. On sait aussi quels dégâts ils peuvent causer sur l'entourage et sur soi-même par ricochet. Si brillant qu'il soit, le narcissique finit le plus souvent par être démasqué.

Je vous parie qu'à la lecture de ces textes non seulement vous allez reconnaître des proches – et des moins proches – mais aussi que vous ne saurez vous empêcher de vous interroger sur vous-même. Comment vous percevez-vous? Qu'est-ce qui vous motive, vous permet d'avancer dans votre vie, votre carrière?

Et si vous ne l'avez pas fait, si aucun doute ne s'est immiscé dans votre esprit, il est peut-être temps de consulter, avant d'être découvert.

Bonne lecture et bonne remise en question

Farida Khali

Rédactrice en chef adjointe



UNIVERSITÉ DE FRIBOURG
UNIVERSITÄT FREIBURG

Inhalt | Sommaire

News

6 **Le supermarché des images**

Réflexions philosophiques sur le statut actuel de l'image

Portrait

8 **Un parcours sans fausse note**

Paroles et musique: Pascal Crittin, directeur de la RTS



10 Dossier **Le narcissisme**

12 **Tous narcissiques?**

Vulnérable ou grandiose, qu'est-ce vraiment qu'un narcissique?

16 **Narkissos' literarische Karriere**

Die vielen Gesichter des Narziss'

21 **«L'Etat, c'est moi!»**

Narziss und Echo made in the USA

24 **Transformationen eines Mythos**

Selfies unter Generalverdacht

27 **Over the top: quand la confiance en soi dépasse les bornes**

Soyons raisonnables!

30 **Zusammen – und doch allein**

Spiegelbild und Echo in der heutigen Zeit

33 **Dein Wille geschehe**

Zur Überwindung des Egos

36 **Das dialektische Selbstbewusstsein**

Das Dilemma der Narzisst_innen





Forschung & Lehre
40 Anleitung zum Schön- und Gesundsein
 Eintauchen in die Lebensreformbewegung:
 Eine Ausstellung zieht interessante Parallelen

43 Le secret des bactéries électriques
 Au cœur du mystère: la respiration sans oxygène

46 Fressmaschine vs. Superkraut
 Kleiner Käfer, grosse Wirkung:
 Die Geschichte des *Ophraella communa*
 im Kampf gegen Ambrosia

50 Kinder schlafen anders
 Forschende entdecken Erstaunliches im Hirn
 von schlafenden Babys

Interview
54 «Pour préserver la qualité de notre eau, il faut la boire!»
 La solution passe par le robinet

People & News
57 Namen und Auszeichnungen
 Was gibt's Neues an der Unifr?

Du tac au tac
58 Pascal Pichonnaz
 Professeur de droit privé et droit romain



online | en ligne
www.unifr.ch/universitas

Le supermarché des images

Si une image vaut plus que mille mots, mille images représentent une véritable logorrhée. Comment gérer cette marée iconographique? Le professeur de philosophie Emmanuel Alloa a travaillé en tant que co-commissaire, à la mise sur pied de l'exposition «Le supermarché des images» proposée par la Galerie nationale du jeu de Paume à Paris. Il explique: «Chaque jour, plus de trois milliards d'images s'échangent sur les réseaux sociaux. De récepteurs d'images, nous sommes devenus aussi leurs émetteurs. Mais cette démocratisation nouvelle des outils d'enregistrement et de diffusion fait également face à de nouvelles concentrations: les banques d'images et la *stock photography* sont autant de symptômes d'un temps qui n'est plus celui des créateurs, mais des gestionnaires.» Une exposition – aujourd'hui interrompue – à découvrir dès que la situation sanitaire nous permettra à nouveau de partager en *live* un espace d'exposition.

unifr.ch/alma-georges



Un parcours sans fausse note

La musicologie mène à tout à condition d'en sortir. Directeur de la RTS depuis le 1^{er} mai 2017, Pascal Crittin en est la démonstration vivante. **Christian Doninelli**

«Désolé pour le retard, s'excuse-t-il en nous tendant la main, j'étais pris par une séance urgente!» Il a beau travailler à Lausanne depuis près de 20 ans, Pascal Crittin ne semble pas connaître le quart d'heure vaudois, lui qui nous rejoint à la cafétéria de la RTS avec un retard moins long que le prélude du *Te Deum* de Charpentier. Dans la foulée, apercevant notre photographe béquille à la main, il insiste pour porter son matériel. On nous l'avait annoncé «à l'écoute», le directeur de la RTS semble ne pas manquer d'altruisme.

Les médias ont déjà abondamment brossé le portrait de l'Agaunois, insistant à chaque fois sur son parcours atypique, celui qui l'a fait passer de la direction de chœur à celle d'une grande entreprise de plus de 1800 collaborateurs. Mais seuls les adeptes de la pensée téléologique auraient pu y voir, *a posteriori* bien sûr, un destin tout tracé.

Une vocation musicale tardive

Pascal Crittin a 12 ans quand ses doigts parcourent pour la première fois l'ivoire d'un piano, un âge périlleux qui a sonné le glas de bien des carrières artistiques ou sportives. Passée la phase d'enthousiasme initiale, ses parents, constatant son assiduité fléchissante, lui demandent de trancher: ce sera soit les scouts, soit la musique! Pascal Crittin décide alors de faire une croix sur les éclaireurs chers à Baden-Powell et, moins d'un an plus tard, un coup du destin vient définitivement ancrer sa vie dans la musique. Malade, le directeur du chœur du Collège de Saint-Maurice, Michel Roulin, lui demande de le remplacer au pied levé. «A 16 ans, je me suis retrouvé à diriger un chœur de 60 jeunes, des copains pour corser le tout! Je nageais!»

Débuts dans le «management»

Mais Pascal Crittin fait beaucoup mieux que surnager, puisqu'il se voit très vite confier la direction de plusieurs ensembles, dont

certaines composés de choristes plus motivés par l'apéro post-répétition que par la musique: «Ça a été mon premier choc, avoue-t-il, j'ai dû réaligner des personnes, m'adapter aussi à leur ambition.» Il fait là ses premières armes dans le management, une expérience qu'il qualifie d'assez rude, parfois, mais ô combien édifiante!

Les années fribourgeoises

Parallèlement, après avoir longtemps rêvé de devenir archéologue, Pascal Crittin décide d'étudier la musicologie et la philologie grecque et latine à l'Université de Fribourg. Sans complètement exclure une part d'atavisme culturel valaisan, il explique y avoir surtout été attiré par l'enseignement de Luigi Ferdinando Tagliavini, sommité mondiale de musicologie. «C'était un vrai vieux maître, un *magister* au sens latin du terme.» Il parachèvera ses études en 1994 avec un mémoire sur le tempo dans la musique baroque française.

Premiers pas dans les médias

Toujours très actif dans le chant, mais quand même un peu fourmi sous ses airs de cigale, Pascal Crittin, arrivé au terme de ses études, se met à la recherche d'un travail plus rémunérateur. Suivant les conseils de sa mère, il frappe à la porte des Editions Saint-Augustin. Alors qu'il espère tout au plus se voir proposer un emploi de correcteur, on lui offre, presque à son corps défendant, le poste de directeur des éditions. «J'ai bien sûr objecté que je ne connaissais pas le métier, mais on m'a rétorqué que je l'apprendrais sans peine sur le tas.»

Souvent en déplacement à Paris, il sillonne aussi la Suisse romande à la rencontre des rédacteurs, mais aussi pour étoffer la rubrique des petites annonces en démarchant bouchers, boulangers et autres petits commerçants. Un vrai travail de terrain dont il n'est pas peu fier: «Nous

avons redonné vie à la presse paroissiale et à l'édition. Quand je suis arrivé, il y avait seulement quelques livres publiés contre une soixantaine à mon départ!»

De l'écrit à la radio

En 2002, Pascal Crittin arrive à une nouvelle croisée des chemins, sept ans après son engagement. Espace 2, apprend-il, cherche un nouveau directeur. Pour ce poste, il peut se prévaloir de deux qualités essentielles: il connaît parfaitement le monde de la musique classique et sait fédérer des individualités autour de projets, que cela soit à la direction de ses chœurs ou à la tête des éditions Saint-Augustin. Il postule avec le succès que l'on sait et, quinze ans plus tard, on le retrouve au pinacle de l'entreprise. Pas mal pour un musicologue-philologue qui rêvait d'être archéologue!

Un poste qui requiert un cuir épais

Loin d'être un patron distant, Pascal Crittin ferait plutôt partie des huiles qui se mélangent: «On l'aperçoit souvent avec son plateau-repas à la cantine, où il ne manque jamais de nous saluer», témoigne un journaliste. Mais la RTS est aussi une vache sacrée qu'on ne saurait toucher impunément. La moindre décision, même celle écornant les émissions les plus confidentielles, expose Pascal Crittin à de sévères critiques, à l'interne et à l'externe. A 1000 lieues de sa passion originelle, la musique, il jure pourtant ne rien regretter: «Pas une seconde! Je continue parce que je suis convaincu que notre pays a besoin d'un média de service public fort. Il est indispensable de l'adapter aux changements profonds des usages du public et à la nécessaire convergence des médias. La RTS, c'est l'ADN de la Suisse romande!»

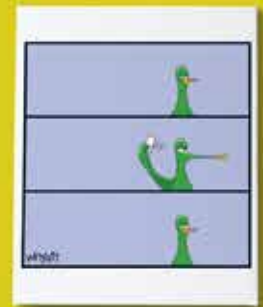
Christian Doninelli est rédacteur à Unicom.



Né le 4 novembre 1968, **Pascal Crittin** est marié et père de trois enfants. Il a étudié la musicologie et la philologie grecque et latine à l'Université de Fribourg. Longtemps directeur de chœur, il est aujourd'hui à la tête de la RTS.

Le narcissisme

Es gibt Narziss, den Protagonisten aus dem gleichnamigen Mythos, und es gibt den Narzissmus. Dazwischen gibt es: mehrere Jahrhunderte und unzählige Auslegungen. Und, so könnte man meinen, es gibt immer mehr Narzisst_innen. Bleibt die Frage, ob der Narzissmus je länger je mehr die Gesellschaft prägt – oder ob nicht vielleicht wir den Begriff immer neu erfinden und anpassen.





Tous narcissiques?

A l'ère des réseaux sociaux et du focus sur l'individu, la question revient souvent: sommes-nous toutes et tous narcissiques? Le point avec le généticien Bruno Lemaître, auteur d'un livre sur le sujet, et avec le philosophe Patrick Engisch, qui a fait du sujet un point fort de sa recherche à l'Université de Fribourg. **Patricia Michaud**

La notion de narcissisme est un peu utilisée à toutes les sauces; comment la définiriez-vous?

Bruno Lemaître: En effet, plusieurs définitions circulent. Voici celle que je trouve la plus pertinente: sont narcissiques des individus qui aiment se mettre en avant et être des *leaders*. Ils se rendent visibles et sont souvent extravertis. Parfois, ils prennent des risques pour réussir et obtenir un gain en reconnaissance. Il y a aussi la notion de surdimensionnement: ils exagèrent, parfois inconsciemment. Ils ont également le sentiment d'être spéciaux, de ne pas avoir à suivre les règles. J'appelle cela l'«entitlement», une traduction personnelle du terme anglais *entitled*. Je citerais aussi une forte estime de soi et un attachement au statut, qui entraînent une vulnérabilité face à la critique. Ces personnes recherchent des situations où elles seront admirées. La séduction et l'aisance dans les relations à court terme sont aussi des indicateurs de narcissisme. Un autre point clé: une sensibilité accrue au regard des autres. A noter qu'il y a deux formes de narcissisme, la forme grandiose et la forme vulnérable. Le narcissique grandiose a besoin de l'admiration des autres, au point parfois d'y être accro; là, on peut entrer dans la pathologie. Tandis que le narcissique vulnérable est, lui, en recherche d'acceptation par les autres. Il se montre donc très sensible aux critiques.

Le narcissisme est-il de l'ordre de la pathologie?

Bruno Lemaître: Non, pas forcément. En France, par exemple, la notion de pervers narcissique est très à la mode. On lit régulièrement, dans les médias, les témoignages de femmes tombées amoureuses d'un homme charmant, qui se sentent ensuite manipulées, désossées, exploitées et

terminent cette relation humaine épuisées, en ayant perdu confiance dans la relation humaine. Cette notion de manipulation est, aujourd'hui, souvent associée au narcissisme. Mais, en psychologie des personnalités, le narcissisme est envisagé comme un trait graduel, continu, qui comporte des aspects aussi bien positifs que négatifs. Il n'est pas exclu que certains experts du narcissisme soient d'ailleurs eux-mêmes narcissiques! Certains spécialistes vont parler d'un ego sain, mettant en avant la prise de risque, le courage, ainsi que le rôle indéniable du narcissisme dans la *leadership*. De plus, le fait que le narcissique prend parfois la posture de la victime – affirmant qu'il n'est pas aimé, externalisant ses échecs et se montrant incapable de recevoir la critique – est un élément qui brouille les cartes.

Et vous, Patrick Engisch, comment définiriez-vous le narcissisme?

Patrick Engisch: Il est important de relever le fait que le philosophe travaille différemment du psychologue, à *fortiori* du biologiste. Un psychologue proposera une analyse fonctionnaliste en se penchant sur la situation sociale (ou *input*), puis sur le comportement de la personne (*output*); il classera ensuite comme narcissiques les personnes qui ont certains types d'*outputs*, le narcissisme étant la boîte noire responsable de la transition entre l'*input* et l'*output*. Reste un gros problème: les *inputs* et les *outputs* sont très variés et comportent des éléments relativement indistincts. Le narcissisme est un spectre et certains *outputs* peuvent correspondre à d'autres symptômes. Le philosophe, lui, va ouvrir la boîte noire, regarder ce qu'il y a dedans et proposer un travail conceptuel.

Quels sont les éléments que vous prenez en compte dans ce travail conceptuel?

Patrick Engisch: Que le narcissisme représente une certaine forme de conscience de soi, qui se rapproche de l'estime de soi – sous un angle positif, donc – mais exagérée et forcée, me paraît un élément extrêmement important. Il s'agit d'une estime de soi biaisée par le fait qu'on doit se sentir constamment évalué de façon positive. Il y a, certes, plusieurs autres conditions à remplir pour qu'on puisse parler de narcissisme, mais celle-ci est centrale au niveau philosophique.

Est-ce que la conscience de soi est présente chez tous les individus?

Patrick Engisch: Oui, mais elle vient par degrés et prend énormément de formes différentes. Au niveau le plus basique, nous avons une conscience non-réflexive de nos états mentaux: je suis conscient de mon désir de boire quelque chose ou de mon expérience visuelle de la salle dans laquelle nous nous trouvons, etc. Cette conscience peut ensuite devenir réflexive: je peux porter mon attention sur ces états mentaux et réfléchir à leur sujet. Ce sont ici deux types de conscience de soi à la première personne, où nous sommes

«Il y a deux formes de narcissisme, la forme grandiose et la forme vulnérable»

conscients de nous-mêmes sous notre propre perspective. Mais il existe également un autre type de conscience de soi, à la troisième personne, où l'on se représente soi-même selon la perspective que porte sur nous une tierce personne, comme dans le cas de la honte, où je me représente sous le regard d'un autre qui me juge. Certaines formes de conscience de soi à la troisième personne sont nécessaires et jouent un rôle positif. D'autres sont pernicieuses et le narcissisme en est une: la personne narcissique se représente à la troisième personne selon une perspective essentiellement évaluative, et ce de manière constante. Elle est ainsi poussée à des comportements qui se conforment à cette perspective évaluative. La personne narcissique subit la pensée évaluative de l'autre et s'auto-alïène, en quelque sorte. Il s'agit, par ailleurs, d'une perception ni réflexive, ni rationnelle.

Bruno Lemaitre: J'ajouterais l'aspect de «délusion», dans le sens où le narcissique n'est pas toujours conscient de ce qu'il fait. Il se trompe sur lui-même, peut avoir l'impression qu'il est très simple alors qu'il est arrogant, etc. Ainsi, certains chercheurs qui affirment ne s'intéresser

qu'à la science alors que toute leur vie est stratégiquement construite de façon à grimper dans l'échelle sociale et à chercher le pouvoir.

Est-ce que le caractère narcissique a forcément besoin des autres pour se développer?

Bruno Lemaitre: Sous ces deux formes, grandiose et vulnérable, oui. Mais on parle moins de la forme vulnérable du narcissisme. Les vulnérables luttent en permanence pour se sentir acceptés par les autres. D'autre part, il est intéressant de constater que l'une et l'autre forme du narcissisme peuvent affecter le bon fonctionnement d'un groupe. D'une part les grandioses, plutôt égoïstes, vont tirer des avantages sans réciproquer. Ils déclenchent une spirale de comportements égoïstes qui se propagent: puisqu'ils ne nettoient jamais la table, les autres finissent par ne pas la nettoyer non plus, etc. Et puis il y a ceux, plutôt vulnérables et susceptibles, qui exagèrent et créent de l'agitation ou des problèmes là où il n'y en a pas. Dans une interaction courte, les narcissiques fascinent et sont plus appréciés que la moyenne. Dans une interaction longue, ils sont mal perçus, car on se rend compte qu'ils exploitent les autres. On l'observe souvent dans le cadre de travaux de groupe d'étudiants, lorsque l'un des participants, plus individualiste, travaille moins, exploite les autres, tout en étant capable d'impressionner les professeurs à la fin par son talent oratoire.

Et vous, Patrick Engisch, estimez-vous que le narcissisme se nourrit de la vie en société?

Patrick Engisch: Je vais donner une réponse simple et une réponse compliquée (*rires*). La réponse simple, c'est que l'estime de soi ou le narcissisme sont, pour une grande part, des lubrifiants sociaux, un moyen d'interagir avec les autres. En l'absence des autres, pas besoin de lubrifiant social, donc pas de narcissisme. La réponse compliquée montre que les évaluations que nous pratiquons (vérité, moralité, etc.) impliquent des accords subjectifs. Si je vis sur une île déserte, que je parviens à grimper tout en haut d'un arbre pour cueillir une noix de coco et que je me dis «bien joué!», ce commentaire se fera à la lumière de ce qu'aurait dit quelqu'un d'autre s'il avait assisté à l'exploit. Donc il y aura accord subjectif. La réponse compliquée est donc non, car si je fais une quelconque évaluation positive, il y aura de toutes façons, de manière sous-jacente, la perspective d'un autre. Et ceci, c'est déjà le germe de l'estime de soi et de sa version tronquée, le narcissisme.

Bruno Lemaitre, existe-t-il des gènes qui nous rendent narcissiques?

Bruno Lemaitre: L'homme est influencé par sa biologie. Si les personnalités sont bien le fruit d'une interaction gène-environnement, compliquée à démêler, les études montrent cependant qu'elles sont déterminées par la génétique dans un ratio de 30 à 60%. J'ai des collègues américains qui pensent

que la génétique joue un rôle déterminant dans le cas des grands narcissiques. Il existe aussi un lien entre narcissisme et certains troubles de la petite enfance. Le narcissisme se développerait, par exemple, chez des enfants abandonnés ou maltraités, chez ceux qui sont utilisés pour assouvir les ambitions de leurs parents ou en encore chez les enfants rois. Cela dit, on ne peut se fier au récit des narcissiques sur leur enfance, car ils sont facilement susceptibles de s'inventer des enfances malheureuses... En interrogeant le reste de la famille, on s'aperçoit qu'ils exercent souvent une restructuration de leur propre passé. Un troisième facteur influençant le narcissisme est la contrainte sociale, qui se montre plus ou moins tolérante aux comportements narcissiques.

A l'ère des réseaux sociaux et du focus sur l'individu, la question revient souvent: sommes-nous tous narcissiques?

Bruno Lemaitre: Depuis 30 à 40 ans déjà, des chercheurs et des intellectuels américains suggèrent une montée du trait narcissique comme clé d'analyse de la montée de l'individualisme. Cette hypothèse a été quantifiée par certaines études, mais demeure controversée. L'idée est la suivante: on serait devenu plus narcissique au niveau de la personnalité, peut-être en raison d'un changement d'éducation parentale, qui mènerait à un culte du soi, à un sentiment d'être spécial, à une instabilité dans les couples, au goût de la richesse et à une plus grande difficulté à vivre ensemble. Le livre *The Narcissism Epidemic* (2009), rédigé par les deux psychologues Jean Twenge et Keith Campbell, explique que la société a pris une direction un peu inattendue: culte des célébrités, exhibition du corps, pornographie, perte d'empathie, compétitivité... On veut tous être des *leaders*, être visibles, avoir un impact, etc. Bref, autant de traits que j'identifie comme des symptômes du narcissisme, mais dont les soubassements restent à explorer.

Mais cela veut-il pour autant dire que notre société est de plus en plus narcissique?

Bruno Lemaitre: Ce ne sont que des symptômes, il est donc difficile de répondre à cette question. L'important est de se demander pourquoi nous sommes devenus plus individualistes. Est-ce dû aux réseaux sociaux? A des changements dans la façon d'élever les enfants (les fameux enfants rois)? A des évolutions culturelles qui rendent la société plus tolérante envers les comportements narcissiques? Ce qui est certain, c'est qu'avant, il y avait davantage de rites synchronisateurs, notamment au niveau de la famille et du groupe, au travers de la religion par exemple. Maintenant, on est plus dans l'ère des relations courtes, les familles sont fragilisées, les amitiés plus opportunistes et transitoires.

Une société dans laquelle prédominent les interactions courtes serait donc la porte ouverte à une forme de narcissisme...

Bruno Lemaitre: Disons que la personne narcissique est dotée d'un avantage dans un contexte d'interactions courtes, où la séduction est importante, par exemple pour attirer un-e futur-e partenaire dans un café ou impressionner ses interlocuteurs lors d'un entretien. Par contre, elle se révèle souvent décevante sur le long terme.

Pour revenir à la question des réseaux sociaux et de l'éventualité d'une société plus narcissique...

Patrick Engisch: Ce qui est sûr, c'est que le narcissisme n'est pas un bouton «on/off». Tous les psychologues s'accordent à dire que le narcissisme est un spectre graduel. Il est tout à fait possible qu'il y ait une montée du narcissisme, mais cela ne veut pas dire que plus de personnes ont appuyé sur le bouton «on». Cela peut être une montée plus fine, moins radicale. Un autre point important, concernant spécifiquement les réseaux sociaux: ces derniers mettent une grande pression psychologique sur leurs utilisateurs, afin qu'ils présentent une image qui corresponde à celle attendue par la société. En s'y conformant, la personne obtient une récompense immédiate. Il me paraît essentiel de rappeler qu'il s'agit d'éléments isomorphes avec le narcissisme. Le personnage narcissique est quelqu'un qui crée une fausse image de lui-même; en la vendant, il obtient un certain nombre de récompenses. Il faut donc faire preuve de prudence dans l'analyse: on est face à deux comportements qui se ressemblent, mais est-ce que cela veut pour autant dire qu'ils relèvent tous deux du narcissisme?

A votre avis, est-ce le cas?

Patrick Engisch: J'aurais tendance à dire oui. Mais je n'exagérerais pas non plus cette marque, car les gens font assez bien la différence entre la vie sur et à l'extérieur des réseaux sociaux. Il me semble qu'ils se gênent davantage de vous raconter les exploits de leurs enfants à table au restaurant que sur Facebook avec une photo. Il y a un certain nombre d'études intéressantes, en cours aux Etats-Unis, sur le rôle que jouent les réseaux sociaux dans la médiation des relations sociales entre les jeunes. Elles tendent à montrer que l'utilisation accrue de cette forme de communication tient de l'habitude et du confort, plutôt que d'une forme de narcissisme.

Comment a évolué la perception du narcissisme dans la société?

Patrick Engisch: Je me souviens de l'émergence des réseaux sociaux, lorsqu'on était gêné de dire qu'on était sur Facebook. Il ne fallait pas mettre trop de photos, etc. Maintenant, cela s'est complètement standardisé. J'ai dit précédemment qu'il fallait faire attention à ne pas affirmer trop vite que les personnes qui ont une utilisation massive des réseaux sociaux sont des narcissiques. Mais il est clair que certains comportements proches du narcissisme se sont

standardisés. Dans la foulée, on peut imaginer que certains comportements narcissiques sont davantage acceptés.

Bruno Lemaître: Il y a une plus grande tolérance aux comportements «personnels» affichés. Et c'est peut-être ce qui permet une expression plus forte de la personnalité narcissique. D'autant qu'à distance, un narcissique est très séduisant. Les journaux parlent, voire valorisent d'ailleurs essentiellement ces gens, qui créent une fascination. Je ne sais pas trop comment les médias pourraient vivre sans les narcissiques! Prenez Elon Musk: certes, je ne sais pas s'il est narcissique, mais il a, en tous cas, un gros ego. Il est partout! A l'inverse, le patron de Toyota, personne n'en parle, alors qu'il pilote une des plus grosses entreprises automobiles au monde, qui a construit des voitures hybrides bien avant les autres. Les narcissiques font rêver, excitent les foules, mais il n'est pas exclu que la société suivrait son bonhomme de chemin sans eux!

«Le Narcisse se construit un deuxième moi»

Patrick Engisch: De manière plus générale, j'ai l'impression que l'un des traits caractéristiques de ce que d'aucuns appellent notre société hyper capitaliste est qu'il est très difficile pour les gens d'obtenir de la valorisation et de capitaliser sur celle-ci à long terme. Citons l'insécurité du travail: est-ce que je vais conserver mon poste? Le travail n'est plus un biais pour se valoriser, engranger de l'estime de soi. C'est le cas non seulement pour les travailleurs, mais aussi pour les patrons. La figure du boss à l'ancienne, valorisé car il prend soin de ses collaborateurs, n'existe plus. L'économie n'est plus adaptée à ce genre de personnes, qui ont besoin de trouver d'autres sources de valorisation. A mon avis, ce phénomène a un lien de cause à effet avec la montée du narcissisme, qu'il soit grandiose ou vulnérable.

Dans l'imaginaire collectif, on considère le narcissisme comme un défaut; comporte-t-il aussi des facettes positives?

Patrick Engisch: Il faut faire une distinction. En tant que telle, l'estime de soi est plutôt considérée comme positive. Et à l'inverse, ne pas en avoir est négatif. Etant donné que les comportements narcissiques peuvent servir à augmenter son estime de soi, on pourrait leur accorder un «bon point». De même, le narcissisme dope la créativité de certains individus; les exemples sont nombreux dans l'art ou les sciences. Mais cela ne veut pas dire que le narcissisme est positif. Personnellement, j'ai un regard fortement négatif sur le narcissisme. C'est un vice épistémique: il en résulte une mauvaise connaissance de soi. Le Narcisse se construit un deuxième moi. Cela le rend très défensif, car

il cherche à éviter à tout prix que ce faux moi soit découvert. Par ailleurs, la personne narcissique aura tendance à falsifier ses résultats, à s'arranger avec la vérité, etc. Autant de comportements problématiques. Sans compter le fait qu'elle utilise les autres.

Bruno Lemaître: J'avoue que j'étais assez étonné, en rentrant dans le milieu universitaire, de découvrir que beaucoup de grands scientifiques ont un côté assez égocentrique, voire narcissique. J'ai donc tendance à penser que le narcissisme peut jouer un rôle positif dans la créativité. Pourquoi? Parce que, dépendant du regard des autres, les individus concernés sont plus motivés à réussir. Ils ont une sorte de force, parfois teintée d'égoïsme, qui leur permet d'éliminer les obstacles. Il y a aussi le besoin de se différencier et une très forte motivation, disons une passion, pour la réussite. Mais il est difficile de savoir si les narcissiques sont réellement plus brillants que les autres ou si leur besoin de reconnaissance les rend simplement plus visibles, entraînant qu'on parle davantage d'eux. Dans ce second cas, le monde pourrait très bien s'en passer!

Y a-t-il une solution pour sortir du narcissisme?

Patrick Engisch: La solution paraît simple: les narcissiques semblant s'attribuer indûment beaucoup de valeur, il suffirait de leur montrer d'autres sources de valeur pour leur permettre de corriger leur auto-appréciation. Mais c'est justement ce qui est préoccupant à leur sujet: ils sont tellement repliés sur eux-mêmes qu'il y a tout un pan des valeurs du monde auquel ils n'ont pas du tout accès. Ils sont comme dans une bulle qui leur est difficile à percer.

Patricia Michaud est journaliste indépendante.

Notre expert ► **Bruno Lemaître** est professeur de génétique à l'EPFL. Il a publié les ouvrages *An essay on science and narcissism* en 2016 et *Les dimensions de l'ego* en 2019.
bruno.lemaître@epfl.ch



Notre expert ► **Patrick Engisch** est chargé de cours au Département de philosophie de l'Université de Fribourg.
patrick.engisch@unifr.ch



Narkissos’ literarische Karriere

Der Weg von Narziss zum Narzissten war ein langer. So diente der Protagonist des antiken Mythos im Mittelalter als Mahnmal für die Hochmut, oder als Warnung vor der unglücklichen Liebe. **Arnd Beise, Cornelia Herberichs**

Im «Zeitalter des Narzissmus», das der amerikanische Historiker Christopher Lasch (1932–1994) schon 1979 aufziehen sah, ist der Narzisst allgegenwärtig. Zu Beginn des 21. Jahrhunderts scheint er durch den Aufschwung von Ich-Medien – wie zum Beispiel Facebook oder Instagram – fast schon zum Normalfall geworden. «Hochgradiger Narzissmus» ist heute vermutlich nicht mehr nur das «Berufskapital» oder die «Berufskrankheit» von Politikern, wie noch 1974 der Sozialpsychologe Erich Fromm (1900–1980) meinte. Befördert wird die Demokratisierung des Narzissmus nicht zuletzt dadurch, dass soziale Medien versprechen, die eigene Einzigartigkeit lasse sich per «Likes» messen. Wer darauf hereinfällt, macht sein Selbstwertgefühl lediglich von einer Filterblase abhängig, und der Narzisst bemerkt dabei nicht einmal, wie unfrei ihn solche Abhängigkeit macht. Er glaubt «einen Anspruch auf das zu haben, was sein grandioses Selbst fordert» und lebt mit dem permanenten Bedürfnis, «sowohl in seinen Augen als auch in den Augen der anderen die Nummer Eins zu sein» (Volkan/Ast 1994).

Dieses Verständnis des Narzissmus hat sich erst im 20. Jahrhundert mit der Entstehung der Psychoanalyse und anderer Theorien der Ich-Bildung etabliert. Die längste Zeit zeichnete die Literatur ein anderes Bild von Narziss. Genauer gesagt nutzten die Literaten den antiken Mythos von Narziss anders. Ausgangspunkt war zunächst fast ausschließlich die «klassische» Version, die der antike Dichter Publius Ovidius Naso (43 v. Chr. – 17 n. Chr.) von dem Mythos im dritten Buch seiner «Metamorphosen» gab:

Narziss, eben «so schön als kaltsinnig», wie es in «Vollmer’s Wörterbuch der Mythologie» (1874) heisst, wies die Liebe der Nymphe Echo ab, wofür ihn Nemesis damit bestrafte, dass er sich in sein Spiegelbild verliebte. Diese Liebe musste unreal bleiben, und liess ihn vergehen; statt seiner fand sich eine Blume, die Narzisse (Osterglocke).

Zwei Deutungsvarianten – es gibt natürlich noch viele mehr – sind für die Literatur des Mittelalters und der

Moderne besonders ertragreich gewesen: die allegorisch-moralisierende Lesart der antiken Geschichte sowie eine metareflexive Nutzung der Figur.

Jedem sein Narziss

Im Mittelalter wurde Ovid zwar als einer der «goldenen Autoren» (*aurei auctores*) der Antike gefeiert, dessen literarische Bravourstücke im 11. Jahrhundert sogar zur Schullektüre avancierten, seine Werke aber waren aus einer christlichen Perspektive in hohem Masse erklärungsbedürftig: Die pagane, mit Göttern belebte Welt der «Metamorphosen» bedurfte dringend der Ausdeutung, um das Werk auch als christliche Schullektüre zu empfehlen. So wollte man Ovids Figuren als Allegorien lesen, in denen der Meisterdichter (der im «Metamorphosen»-Kommentar des Manegold von Lautenbach aus dem 11. Jahrhundert kurzerhand gar zu einem Christen erklärt wurde) seine Leser zu Tugend und guter Lebensführung habe erziehen wollen. Im 12. Jahrhundert erkennt Arnulf von Orléans in Narcissus ein warnendes Beispiel für die «arrogancia», das uns Ovid vor Augen führen wolle: «In Wahrheit können wir in Narcissus erfassen, was Hochmut ist» (*Re vera per Narcisum arroganciam accipere possumus, «Allegoriae super Ovidii Metamorphosin»* 3, 5–6). Wer seine eigene Vollkommenheit für das Wichtigste der Welt halte, der gleiche einer Blume, deren Schönheit sehr bald schon verwelkt sein wird.

Reduzierte die gelehrte lateinische Kommentarliteratur Narziss mit erhobenem moralischem Zeigefinger zur Personifikation der Vergänglichkeit, der *arrogancia* oder des «eitlen Ruhms» (*inanis gloria*, Alexander Neckam, 12. Jh.), so geht die volkssprachige Dichtung des hohen Mittelalters durchaus andere Wege: Hier wird die Figur des unglücklichen Jünglings zum Exempel höfischer Liebe – und dem so unausweichlichen wie übermächtigen Unglück, das die Hohe Minne denen beschert, die sich ihr



verschreiben. Freilich waren dazu mehrere Umdeutungen nötig: So ist Narcisus im anonymen altfranzösischen «Lai de Narcisus» des 12. Jahrhunderts nicht mehr Spross einer Nymphe wie in den «Metamorphosen», sondern Sohn eines königlichen Vasallen adeligen Geschlechts. Er verliebt sich in sein Spiegelbild auf dem Wasser, das er – eine weitreichende Neuerung des Mythos! – für eine schöne Jungfrau hält. Das homoerotische Moment des Ovidischen Mythos ist hier also vollständig getilgt und überblendet vom Konzept des höfischen Liebesdiskurses. Die Unerreichbarkeit seines Spiegelbilds beklagt Narcisus in dieser poetisch-eleganten Verspaar erzählung in eben derselben Weise, wie die mittelalterlichen Trobadors ihre unerfüllte und nie erfüllbare Liebe zu einer Dame besingen. Auch der «Lai de Narcisus» aber gibt vor, belehren zu wollen. Der Autor empfiehlt die Geschichte des Narcisus als Warnung allen jungen Menschen, welche die Macht der Liebe unterschätzten: Wer nicht rechtzeitig seinen Verstand einschalte, wenn er sich verliebe, verliere unweigerlich die Selbstkontrolle: «ob die Sache eine gute oder schlechte Wendung nimmt, man kann ihr nicht (mehr) entrinnen.» (*Soit biens, soit maus, n'en poeut partir*, «Lai» 16). Nicht die Selbstbezogenheit, sondern das «paradoxe amoureux», welches Bitternis sowie unübertreffliche Süsse der Liebe gleichzeitig miteinander verschmelze, wird in dem am Quell sich im Liebestod verzehrenden jungen Narcisus versinnbildlicht.

Ebenso wie in der romanischen interessiert auch in der deutschsprachigen Literatur des Mittelalters Ovids Geschichte von Narziss als Fundus für eine höfische Sprache der Liebe und kondensiert zu einem Mythos der tragischen Minne. In Herborts von Fritzlar «Liet von Troye» vom Anfang des 13. Jahrhunderts vergleicht sich der liebesranke Achill mit dem verzweifelten antiken Jüngling, und freilich soll, auch nach Herbort, dieser geglaubt haben, das Antlitz einer Frau (!) im Wasser zu erblicken («er wunde ein wip ersehen han», 11215). Die anrührendste und auch vielschichtigste Rezeption des Narziss-Mythos im Mittelalter findet sich in einem Liebesgedicht des ostmitteldeutschen Sängers Heinrich von Morungen aus dem 12. Jahrhundert. Auch hier wird Narziss, ohne namentlich genannt zu werden, als Exempel Hoher Minne aufgerufen, wobei Morungen die Machtlosigkeit des Liebenden in ein Bild kindlicher Hilflosigkeit fasst:

«Mir ist wie einem kleinen Kind geschehen, / das sein schönes Bild in einem Spiegelglas betrachtete / und dorthin griff nach seinem Widerschein, / bis seine Hand den Spiegel ganz zerbrach»
 («Mir ist geschehen als eime kindeline, / daz sîn schoenez bilde in eime glase besach / unde greif dar nâch sîn selbes schîne, / sô lange unz daz sîn hant den spiegel gar zebrach», I, 1–4).

Den Versuch des Liebenden, das Begehrte körperlich zu erreichen, kommt einem Gewaltakt gleich, der – und das trägt zur Rätselhaftigkeit des Gedichts bei – nicht nur den Spiegel, sondern tatsächlich auch die Geliebte verletzt: Ihr Mund – Symbol weiblicher Erotik, aber auch der Sprachmacht – erscheint dem Liebenden beschädigt: «ein wenig versehrt war ihr so freudenreicher zarter Mund» («ein lützel was verseret / ir vil fräudenrîchez mündelîn», II, 7f.). In diesem Gedicht ist es das stumme Antlitz der unerreichbaren Frau, das tatsächlich macht- und schutzlos ist, und – in einem buchstäblichen Sinne – als bloße Projektionsfläche für die monologische und selbstzentrierte Liebe des männlichen höfischen Dichters dient. Mithilfe des Narziss-Mythos vermag Heinrich von Morungen mithin, das unter seinen Zeitgenossen so überaus erfolgreiche und wirkungsmächtige Konzept der Hohen Minne zu ambiguisieren.

Von Narziss zum Narzissten

Der englische Politiker und Philosoph Francis Bacon (1561–1626) brach endgültig mit der moralisierenden Auslegung des Mythos und deutete die Geschichte von Narziss in seinem immer noch lesenswerten Werk «De sapientia veterum» (1609) charakterologisch: «Diese Fabel scheint die Sinnesart und das Schicksal jener Menschen darzustellen, die sich – sei es wegen ihrer Gestalt oder wegen irgendwelcher anderer Gaben, mit denen die Natur sie [...] ausgestattet hat – selbst masslos lieben und daran gleichsam zugrunde gehen.» Anders als heutige Narzissten würden sich solche Menschen «kaum der Öffentlichkeit oder gesellschaftlichen Angelegenheiten zuwenden», sondern «ihr Leben gewöhnlich zurückgezogen» zubringen, «von sehr wenig Auserwählten umgeben, nämlich jenen, die sie überaus zu schätzen und zu bewundern scheinen und allen ihren Äusserungen gleichsam wie ein Echo zustimmen».

Für die modernen Literaten war klar, wer so lebt: Nicht der extrovertierte Egomane, sondern der introvertierte Dichter, dem die Darstellung der Welt, durch seine Subjektivität reflektiert, im Grunde immer zum Selbstporträt gerät und der dafür bewundert werden möchte. Prototypisch steht dafür im deutschen Sprachraum der George-Kreis, in dessen Mittelpunkt der als «Meister» verehrte Stefan George (1868–1933) stand, von dessen dichterischen Offenbarungen sich eine Schar attraktiver Jünger labte.

In der Frühromantik brachte August Wilhelm Schlegel (1767–1845) die Sache so auf den Punkt: «Dichter sind doch immer Narzisse» («Athenäum» I, 2, 1798), selbst wenn sie keinen Kreis um sich scharen. Seine Schwägerin Dorothea Schlegel (1764–1839) widersprach: «Die Dichter Narcisse? – Nicht alle. Der wahre göttliche Dichter ist Pygmalion. Dieser vergöttert das Werk seiner Kunst und belebt es durch seine Liebe; jener sieht nur sein Bild darin und ist in sich selbst verliebt» (Tagebuch, 1798/1802).

Abgesehen von dem Gender-Aspekt der beiden Äusserungen ist klar, dass zwei divergierende Dichtungskonzeptionen thematisiert werden. Und in der Tat findet sich beides in der modernen, literarischen Narziss-Deutung wieder. Einige Beispiele können dies illustrieren.

Warum sollte sich die Welt für die subjektive Selbstbespiegelung eines Einzelnen interessieren?

Dieter Meier-Lenz (1930–2015) zum Beispiel ironisierte in dem Gedicht «der dichter» (1998) die Eitelkeit des Poeten:

«er lebt im inneren / einer seifenblase / vegetiert ganz vorsichtig / und sanft mit sich selbst // [...] // wenn er singt / schillert die außenhaut / in allen regenbogenfarben // nur selten hat er gäste / er empfängt sie / durch einen strohhalm // sie müssen sich vorher / nackt ausziehen / ganz klein machen / und ein gedicht von ihm auftragen»

Dieser Dichter also lebt als Solipsist, er monologisiert in gewisser Weise vor sich hin, seine Poesie ist in erster Linie existenzielle Selbstvergewisserung in sprachlicher Form, die durchaus genial sein kann. Aber warum sollte sich die Welt für die subjektive Selbstbespiegelung eines Einzelnen interessieren, und sei sein schöpferischer Umgang mit der Sprache noch so virtuos?

An gesellschaftlicher Wirkung, am Dialog mit einem Gegenüber interessierte Autoren können mit dieser Art subjektivistischer Dichtung natürlich wenig anfangen. Bertolt Brecht (1898–1956) präsentierte uns in seinem Gedicht «Der Narziß» (1922) daher einen sich literarisch gebenden Bohemien, der masturbiert:

«Und er dichtet weiter (es ist ein Gedicht) / Verlösche Licht! Verlösche! ER liebt SICH. // [...] Es regnet. Milch tropft in die Finsternis / Schwankend aus dem Gelaß weicht ein Gespinst / Mit Eiweiß auf der Hose: der Narziß.»

Und sein Nachfolger Uwe Berger (1928–2014) richtete «An Narkissos» (1975) die Frage: «Sprichst du nur, um dich zu hören?» Das sei doch nichts anderes als ein wortreiches «Schweigen».

Will man nicht darin verharren, muss das Gedicht der Ich-Bezüglichkeit entkommen, zum Beispiel, indem eine zweite Instanz, das Du, mit einbezogen, die Sprache also aus dem Monolog zum Dialog befreit wird. Dagmar

Leupold (* 1955) hat dies in zwei schönen Gedichten vorgemacht. In «Narziß und Echo I» (1994) betrachtet Narziss sein Spiegelbild im Wasser so gebannt, dass er beinahe hineingefallen wäre, hätte Echo ihm nicht «vorlaut» zugerufen:

«Das bist doch du! // Er wandte sich um, / und seine Neugier / galt ihr. // Keine Narzisse wuchs, doch beider Rede wurde Schrift.»

In dem folgenden Gedicht «Narziß und Echo II» (1994) wird sogar der oder die Lesende in diesen Kommunikationsprozess miteinbezogen, denn der Imperativ der ersten drei Zeilen des Gedichts ist so zu verstehen, dass er sich an die Dichterin und die Lesenden gleichermaßen richtet:

«Laß aus / Stimme und Bild / ein Drittes werden: / stumm und doch / beredt, / unsichtbar, und doch, / vor Augen. // Dies.»

Im geglückten Gedicht wird die mythische Erzählung der Entzweiung von Ton und Anblick insofern versöhnlich revidiert, als dass es beide eins werden lässt. Damit sind Narziss und Echo endlich erlöst. Freilich, statt einer Blume und eines akustischen Phänomens haben wir nun: ein Gedicht.

Unser Experte ► **Arnd Beise** ist Professor für Germanistische Literaturwissenschaft und Literaturgeschichte an der Universität Freiburg. Seine Forschungen sind kulturwissenschaftlich orientiert und thematisieren die Literatur seit der Antike in interdisziplinären Zusammenhängen.
arnd.beise@unifr.ch

Unsere Expertin ► **Cornelia Herberichs** ist Professorin für Germanistische Mediävistik an der Universität Freiburg. Ein Schwerpunkt ihrer Forschungen gilt der Rezeption antiker Autoren und Texte im Mittelalter in komparatistischer Perspektive.
cornelia.herberichs@unifr.ch

PETAR
JANKV



«L'Etat, c'est moi!»

Aufbrausend, eitel und schnell beleidigt. Donald Trump ist Fan von Donald Trump. Ist er ein Narzisst? Und was bedeutet seine Präsidentschaft für die USA? **Benedikt Meyer**

Thomas Austenfeld, ist Donald Trump ein Narzisst?

Nun, ich bin kein Psychologe...

... und die Psychologen sagen, dass sie keine Ferndiagnosen stellen können. Aber als Amerikanist machen Sie sich natürlich Ihre Gedanken.

Da kommt man ja nicht drum herum. Was mir besonders auffällt, ist, dass er sich verhält, als wären er und sein Amt dasselbe. Und genau das ist das Problem: Er will – oder kann – die Interessen Amerikas nicht von seinen eigenen unterscheiden. Darum ging es ja auch in der Ukraine-Affäre. Er glaubt, dass alles, was gut für ihn wäre (nämlich, dem Joe Biden einen Skandal anzuhängen) automatisch auch gut für das Land wäre. Und das ist natürlich Unsinn. Trumps Gehabe erinnert mich an Louis XIV: «L'état c'est moi!». Wenn man sich nur schon anschaut, wie er auf Portraits seine Familie darstellt. Es gibt dieses berühmte Foto aus dem Trump Tower, wo er umgeben ist von Gold. Er sitzt auf einem thronartigen Stuhl, Melania steht daneben und erinnert eher an eine Schaufensterpuppe, als an einen Menschen – und der arme kleine Barron sitzt drei Meter weiter weg auf einem Plüschlöwen. Man hat weniger das Gefühl, eine Familie zu betrachten, als einem Theaterstück beizuwohnen.

Frau und Kinder als Schmuckstücke für den Patriarchen.

Als zweites kommt mir George Washington in den Sinn. Wegen des krassen Kontrasts. Kurz vor Ende des Unabhängigkeitskriegs schrieb ihm ein gewisser John Nicola, Offizier der US-Armee, einen Brief. Nicola sagte in etwa: «Wenn das hier alles vorbei ist, und wir unsere Unabhängigkeit erreicht haben, warum lassen Sie sich dann nicht einfach zum König krönen?» Washington war entsetzt! Es war ihm unbegreiflich, dass einer seiner Offiziere so denken konnte. «Wofür haben wir dann gekämpft?», fragte er. Das

europäische Modell zu kopieren war für Washington die dümmstmögliche Idee. Und aus seinem Führungsverständnis leitete sich das amerikanische Ideal des «service for the greater good» ab. Seither ist kein Präsident auf den Gedanken gekommen, sich als etwas anderes zu sehen, denn als Diener des Volkes. Trump hingegen ist dieser Gedanke völlig fremd.

Möglicherweise kann man Trumps Egozentrik ja auch biographisch herleiten. Als Geschäftsmann war das wertvollste an seinem Business stets die Marke «Trump». Es ging nur um ihn.

In seinem Buch «The Art of the Deal» erzählt er ja auch stolz, wie viele Leute er übers Ohr gehauen und sie nicht bezahlt hat, weil er irgendeinen Pfusch entdeckt zu haben glaubte. In der Politik verhält er sich nicht anders: Greift ihn jemand an, ist seine einzige Verteidigung, noch härter zurückzuschlagen.

Das sieht man aktuell bei John Bolton, der ihn im Impeachment schwer belastet hat. Bolton war bisher auch für die meisten Rechten viel zu weit rechts ...

... und heute soll er ein verkappter Linker sein. Teil einer «Verschwörung des Deep State». Das ist hanebüchen, aber was hat es zu bedeuten? Bedeutet es, dass die Leute, die Trump noch immer unterstützen, nun ebenfalls auf puren Egoismus setzen? Sagen die sich «wenn ich könnte, würde ich's genauso machen»? Haben die Amerikaner die Idee des «greater good» aufgegeben?

Das ist es doch, was die Demokraten so schockiert: Es war stets Teil des amerikanischen Selbstverständnisses, dass man mit Autokraten nichts am Hut hat. Und da haben wir's jetzt.

Da haben wir's. 1935 hat Sinclair Lewis «It can't happen here» geschrieben. Und im ganzen Roman geschieht es unter den Augen der Protagonisten eben doch. Die Amerikaner hatten immer das Gefühl, dass sie gegen Despoten immun sind – und nun stellt sich heraus, es könnte auch anders sein.

Die US-Verfassung sieht als Mittel gegen Autokraten ja die Amtsenthebung durch den Kongress vor. Aber diesen Kampf hat Trump Anfang Februar gewonnen.

Es ist zu befürchten, dass er nun auch noch die letzten Hemmungen verliert.

Wo bitte hat er denn noch Hemmungen?

Er hat noch keinen Krieg angefangen. Und er hat noch keine wichtigen Alliierten nachhaltig verprellt. Aber was, wenn er beispielsweise alle Truppen aus dem Baltikum abzieht? Oder aus Südkorea? Dann haben wir Verwerfungen einer ganz neuen Magnitude. Aber auch Syrien oder Libyen, das torkelt ja alles so vor sich hin. Alles ist immer kurz vor der Katastrophe. Und er scheint kein Interesse zu haben, die Lage wirklich zu beruhigen.

Im Gegenteil: auch in der Aussenpolitik liebt er es, kurzfristig Aufregung zu verursachen. Langfristige Ziele sind nicht erkennbar.

Noch funktioniert der grösste Teil der Administration, aber mit jedem «Erwachsenen», der geht, wird's prekärer. Mattis ist weg, Tillerson ist weg, McMaster ist weg, Kelly ist weg, sogar John Bolton ist weg! Man kann nur noch drauf hoffen, dass die unteren Chargen die Befehle nicht ausführen und Trump am nächsten Tag schon wieder vergessen hat, was er wollte. Aber verlassen kann man sich darauf natürlich nicht.

Das Naturell des Präsidenten hat die politische Kultur völlig verändert. Aber ist das denn alles so komplett neu? Oder gab es früher schon ähnliche Figuren?

Nein. Es gab zwar Präsidenten, die Konventionen über den Haufen geworfen haben, aber keiner ging so weit wie Trump. Am ehesten kann man ihn noch mit Andrew Jackson vergleichen, Präsident in den 1830ern (Trump lässt sich übrigens gern unter Jacksons Portrait fotografieren). Jackson ist auch als «Indian Killer» bekannt. Er hat die Vertreibung der Cherokee, der Seminole und anderer Stämme aus dem Südosten veranlasst. Den Marsch nach Oklahoma haben viele von ihnen nicht überlebt – was durchaus gewollt war. Der Philosoph Ralph Waldo Emerson hat an den Präsidenten appelliert und geschrieben, dass man so die amerikanische Wesensart aufgibt. Genutzt hat es nicht. Die Vertreibung hat trotzdem stattgefunden. Aber Jackson war, obwohl Populist, immerhin im Militär und in der Politik herangewachsen.

Bei der Geschichte denkt man automatisch an die Einwanderer aus Südamerika, die in Käfige gesteckt wurden. Die Behörden haben die Familien aufgetrennt und jetzt gibt es hunderte Kinder, die man nicht mehr zu ihren Eltern zurückbringen kann, weil man keine Ahnung hat, zu wem sie gehören – weil es den Verantwortlichen offenbar komplett egal ist.

Das, was im deutschen Grundgesetz ganz am Anfang mit «Menschenwürde» umschrieben wird, geht im amerikanischen System momentan verloren.

Machen wir doch nochmal einen Schritt zurück. Ist Donald Trump denn nicht irgendwie auch der logische Präsident unserer Zeit? Wir inszenieren uns ja alle in den sozialen Medien – ist es da nicht einfach folgerichtig, dass der grösste Selbstdarsteller überhaupt Präsident wird? Anders gefragt: Haben wir diesen Trump nicht auch ein bisschen verdient?

Also wir sicher nicht! Aber die, die ihn gewählt haben, ja, die haben ihn verdient.

Aber Sie schneiden die Sozialen Medien an und die sind durchaus relevant. Es gibt Untersuchungen, die zeigen, dass sich jemandem, der ein neues Medium beherrscht, Möglichkeiten eröffnen, die er sonst nicht hätte. Franklin D. Roosevelt war der King of Radio – er hat die Radioansprache quasi erfunden und hatte mit seinen wöchentlichen «Fire-side Chats» einen direkten Draht zu den Leuten.

Kennedy wiederum war der Star des TV-Zeitalters. Er beherrschte das Fernsehen auf eine Weise, die ihm Nixon nicht nachmachen konnte. Und nun gibt es Trump, der Twitter beherrscht wie kein Zweiter. Ein Medium, bei dem oft nur mit Hauptsätzen kommuniziert wird und wo man seine plakativen Aussagen nie beweisen muss. Und Trump hält die Leute auf Trab: Je mehr er twittert, desto mehr muss man dagegen twittern.

Wobei wohl nur ein Bruchteil von Trumps Wählerschaft auf Twitter ist. Das Netzwerk hat 300 Millionen Nutzer_innen weltweit. Rund einen Zehntel der User von Facebook. Aber Trump diktiert per Twitter die Themen für TV und Radio. Diese können sich seinen Aufregern nicht entziehen.

Womit wir wieder eine Brücke zum Narzissmus schlagen können. Beziehungsweise zur griechischen Mythologie. Denn zur Geschichte von Narziss gehört ja nicht nur dieser eitle Jüngling, es gehört auch die unglückliche Nymphe Echo dazu, die immer nur wiederholen kann, was der andere sagt.

Die Medien in der Rolle der Echo – ein schönes Bild!

Obendrein werden die Medien von Trump genauso verschmäht, wie Echo vom eitlen Narziss. Wichtig ist aber auch, wie der Mythos ausgeht: Narziss kommt an einen See

und ist von seinem Spiegelbild so angetan, dass er es umarmen will – und ertrinkt. Und ich bin mir relativ sicher, dass mit Trump irgendwann dasselbe passiert. Die Frage ist bloss: Stürzt er dann allein? Nimmt er seine Partei mit? Oder gar das Land?

Es gibt ja bereits jetzt Stimmen, die spekulieren, was bei einer Abwahl Trumps geschehen würde. Gibt's dann Leute, die ihre Waffen hervorholen und sagen «wir wollen ihn aber nochmals»?

Ich glaube nicht, dass es dazu kommen würde. Es gab schon bei Nixons Abdankung Befürchtungen in diese Richtung. Es gab sogar Vorbereitungen für ein Einschreiten des Militärs. Und doch ist nichts passiert. Aber ich muss gestehen: Ich weiss es nicht.

Sicher ist, dass Trump das Land spaltet, wie kein anderer. Hier seine Gegner, dort sein Unterstützer.

Alles dreht sich um ihn. Für einen Narzissten ein Idealzustand.

Aber ist ein gewisses Mass an Narzissmus denn bei Politikern nicht auch einfach normal?

Natürlich. Für den Job braucht es zumindest ein gesundes Selbstbewusstsein. Dass dieses nicht in Narzissmus umkippt, verhindern bei den meisten die Erziehung, das Studium, die Familie, Philosophie, Werte, Religion oder auch der Schwur auf die Verfassung. Aber wenn Trump über die Verfassung spricht, wird immer wieder klar, dass er nicht verstanden hat, was dort drinsteht.

Er zitiert gern Artikel 2, aber der gibt ihm eben nicht das Recht, zu tun und zu lassen, was ihm gerade einfällt. Und der Artikel über die Rechte und Pflichten des Präsidenten ist nicht zufällig nur der zweite, da haben sich die Gründerväter schon etwas dabei gedacht! Artikel 1 behandelt den Kongress und dieser genießt Vorrang gegenüber dem Präsidenten. Trump hat auf die Verfassung geschworen, aber verstanden hat er sie wohl nicht.

Bezeichnenderweise sind von Trumps Vereidigung ja auch nur zwei Dinge im Gedächtnis geblieben: «America First» und die Frage, ob mehr Leute da waren, als bei Obama. Was letztlich ein nichtiges Gezänk um die Penisgrösse war.

Es ist schon ein absoluter Wahnsinn. Wenn ich es vermeiden könnte, mich mit solchen Themen beschäftigen zu müssen, würde ich's tun. Aber offensichtlich gibt es viele Republikaner, die keine andere Möglichkeit sehen, als ihr Heil an Trumps Rockschüssen zu suchen.

Das ist ja das Unverständliche: Mitch McConnell und die anderen republikanischen Senatoren, das sind ja keine dummen Leute.

Nein, die sind nicht blöd. Aber die fürchten sich vor ihren Wählern. Was bedeuten muss, dass sie ihre Wähler verachten. Sonst würden sie sie ernst nehmen. Es ist eigentlich tragisch. Ich habe allerdings grössten Respekt für Mitt Romney, der sich im Impeachment aus Gewissensgründen gegen seine Partei gestellt hat.

Was denken Sie denn, wie es nun weitergeht? Was erwartet uns bei den Wahlen im nächsten Herbst?

Oh, ich mache keine Prognosen mehr! Lieber erkläre ich dann nach der Wahl, warum's herausgekommen ist, wie's herausgekommen ist. Persönlich bin ich ein Fan von Amy Klobuchar. Sie wäre für sehr viele Leute wählbar, für die Hillary Clinton nicht wählbar war. Im Abgeordnetenhaus erwarte ich eine weitere Verschiebung zugunsten der Demokraten. Und schon jetzt kann man sehen, dass es bei den Republikanern intern heftige Vorausscheidungen gibt.

Und was, wenn Trump gewinnt?

Dann ist spätestens 2024 Schluss. Das ist per Verfassungszusatz geregelt und die Staaten werden Trump danach nicht mehr antreten lassen. Es wird eine Zeit nach Trump kommen. Und ich vermute, dass es dann wieder einen radikalen Wechsel geben wird. Ich bin gespannt, in welche Richtung es dann geht. Und ob sich die republikanische Partei jemals von diesem Tiefschlag erholt.

Benedikt Meyer ist freischaffender Wissenschaftsredaktor und Buchautor.

Unser Experte ► **Thomas Austenfeld** ist seit 2006 Professor für amerikanische Literatur an der Universität Freiburg. Er lehrte zuvor 20 Jahre an Colleges und Universitäten in Virginia, Missouri, Utah und Georgia. Seine literarischen und kulturellen Interessen beziehen sich besonders auf den amerikanischen Süden, den Westen, die amerikanische Lyrik und die Frauen des Modernismus.
thomas.austenfeld@unifr.ch



Transformationen eines Mythos

Als hätte er in seinem Mythos nicht schon genug gelitten, musste Narziss über Jahrhunderte hinweg immer wieder den Kopf hinhalten als Sinnbild für dieses oder jenes unmoralische Verhalten.

Heute steht er am Pranger der Selfie-Gegner. **Carolin Gluchowski**

Eine Vielzahl wissenschaftlicher Studien stellt die Selfie-Generation – explizit oder implizit – unter den Generalverdacht, dem Narzissmus verfallen zu sein. Kaum eine Studie zum Thema Selfie kommt ohne den Verweis auf das Schlagwort Narzissmus aus. Im Alltagssprachgebrauch verweist der Begriff Narzissmus auf die Selbstverliebtheit bzw. Selbstbewunderung eines Menschen. In der einfachen Gleichung «Narzissmus = Eigenliebe» hallt – wenn auch in verwässerter Form – die Arbeit des Psychoanalytikers Sigmund Freud (1856–1939) wider, dessen Narzissmus-Begriff von der Erzählung «Narziss an der Quelle» inspiriert war. Der Mythos ist in den Werken mehrerer antiker Autoren überliefert, unter anderem in den «Metamorphosen» (um 8 n.Chr.) des römischen Schriftstellers Ovid (43 v.Chr. – 17 n.Chr.).

Narziss in Ovids «Metamorphosen»

Im 3. Buch von Ovids «Metamorphosen» (III, V. 402–510) schildert der Erzähler, wie Narziss an eine Quelle gelangt. Auf dem Boden liegend, über die Kante des Teichs gebeugt, starrt Narziss das Bild auf der Wasseroberfläche an, nicht wissend, dass es sich um sein eigenes Spiegelbild handelt. Sein Blick ist von der Schönheit seines vermeintlichen Gegenübers gebannt, dessen Anmut ihm eines Gottes würdig scheint und ihn in Liebe entbrennen lässt. Derart in das Bild versunken, fehlt Narziss die – sowohl geistige als auch körperliche – Distanz, um das Gesehene angemessen (medientheoretisch) zu reflektieren. Erst allmählich geht Narziss' regungsloses Staunen in ein forschendes Erkunden über. Doch alle Bemühungen, den Geliebten, den er hinter der Wasseroberfläche des Teiches wähnt, zu erreichen, bleiben vergebens. Selbst der beherzte Griff ins Wasser, den der Erzähler mit dem spöttischen Vorwurf «Leichtgläubiger, was hascht du vergeblich nach flüchtigen Bildern?» kommentiert, regt Narziss nicht zum Umdenken an. Erst nach und nach erkennt Narziss, der den Geliebten

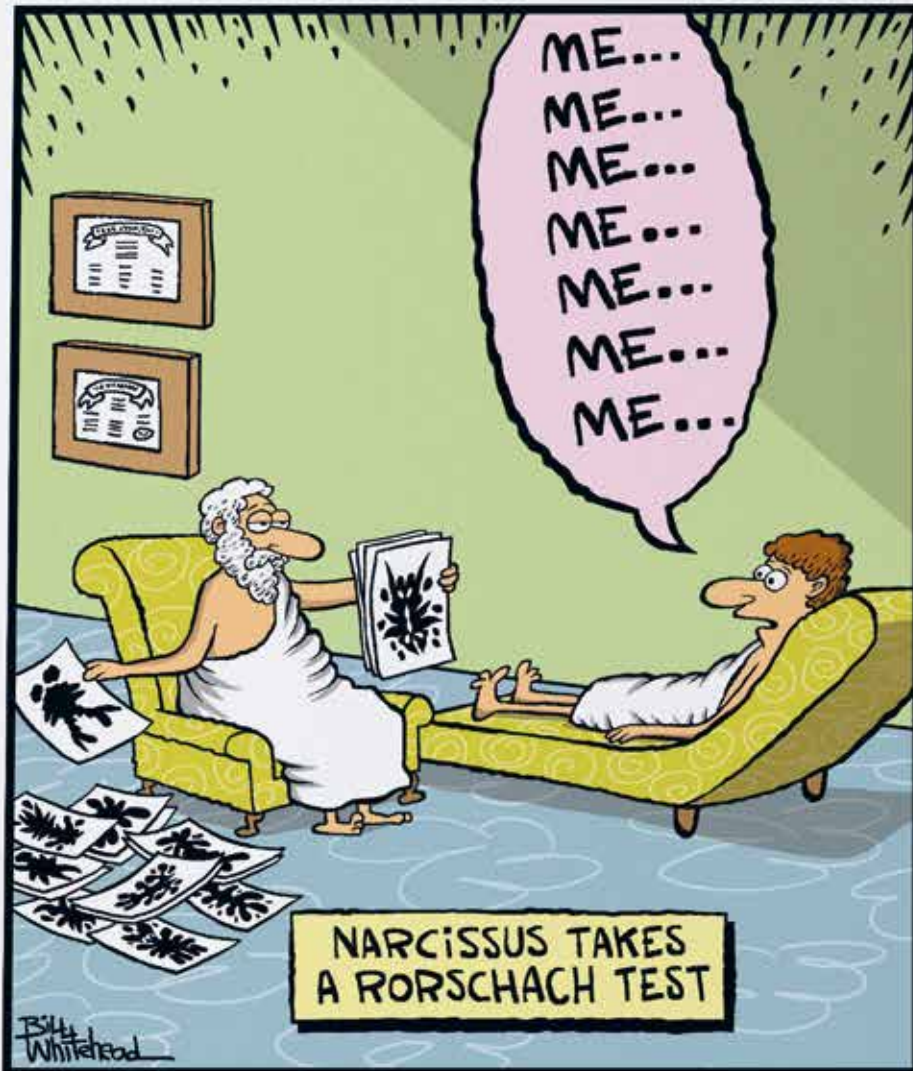
weder mit Worten noch durch Taten erreichen kann, dass er sich im Wasser selbst betrachtet: «Der da bin ich! Ich merk's, es täuscht mein Bild mich nicht länger.»

Medienverständnis und Selbsterkenntnis gehen im Mythos Hand in Hand. An der Flüchtigkeit seines Spiegelbildes erkennt Narziss auch die Vergänglichkeit seines Körpers. Wie der Körper seines Geliebten, der sich als Illusion entpuppt hat, wird auch sein Körper, der dem Tod geweiht ist, entweichen. Der Trug des Spiegelbildes offenbart Narziss die Wahrheit über die Existenz des Menschen. Seine Metamorphose in eine Narzisse, mit der die Erzählung schliesst, erlöst ihn von der Verzweiflung, die er angesichts der Unausweichlichkeit des Todes durchlebt.

«Schrille Symptome eines narzisstischen Zeitalters»

Im Laufe der Geschichte wurde der Mythos unterschiedlich gedeutet. Die heute im alltagssprachlichen Narzissmus-Begriff präsente Kurzgleichung «Narzissmus = Eigenliebe», die so mancher Selfie-Gegner in seiner Kritik am Bildmedium mobilisiert, ist eine merkliche Vereinseitigung des Mythos bzw. eine Zuspitzung des reichen Interpretationsangebots. In der aktuellen Narzissmus-Kritik der Selfie-Gegner wird das Medium Selfie zum bildhaften Ausdruck eines übertriebenen Bedürfnisses erklärt, sich selbst aus Eigenliebe bzw. Selbstbewunderung übermässig ins Bild zu rücken.

Der oft behauptete Zusammenhang zwischen Selfies und Narzissmus ist indes empirisch nicht evident; bislang gelang es keiner Studie, die Behauptung auch tatsächlich zweifelsfrei zu untermauern. Diese Lücke nahm unter anderem der Kunsthistoriker Wolfgang Ulrich zum Anlass, das häufig bemühte Narrativ, Selfies seien «schrille Symptome



eines narzisstischen Zeitalters», grundlegend zu hinterfragen. Nach Ulrich gehorche das Medium Selfie, das bestehende Kulturtechniken produktiv für die moderne Bildgesellschaft adaptiere, seinen eigenen Gesetzen. Sein Beitrag zu einer Medientheorie des Selfies erteilt voreiligen Kurzschlüssen, die das Selfie als digitale Trivialisierung der Malereigattung Selbstporträt in einer medienübersättigten Gesellschaft abtuen, eine deutliche Absage. Vielmehr gelte es, die Spielregeln und Bildpraktiken des neuen Mediums, das «nicht weniger als eine neue Phase der Kulturgeschichte» eingeläutet habe, unvoreingenommen zu ergründen.

Von Selfie-Gegnern missbraucht

Über den Begriff Narzissmus stellt der Vorwurf der Selfie-Gegner einen vitalen Konnex zwischen dem modernen Phänomen und dem antiken Mythos her. Im Laufe der Geschichte wurde die Erzählung «Narziss an der Quelle» vielfältig adaptiert. Ein Blick auf ausgewählte Transformationen des Narziss-Mythos lohnt sich, um ausgehend von den hinter den Aktualisierungen stehenden Prämissen neue Erkenntnisse für die eigene Gegenwart – und damit für die Selfie-Debatte – zu gewinnen.

Eine humorvolle Adaption bietet die 3-minütigen Folge «Narziss und Selfie» der vom französischen Cartoonisten Jules gezeichneten ARTE-Zeichentrickserie «50 Shades of Greek». Nicht ohne Augenzwinkern erklärt die Folge den Büro-Angestellten Narziss, dessen offenkundige Selfie-Sucht seinen Kollegen allerlei Gesprächsstoff bietet, zum Erfinder des Selfie-Sticks, bei dessen Herstellung ihm der Handyladen-Besitzer Hephaistos hilft. Die Erfindung des Selfie-Sticks eröffnet Narziss neue Möglichkeiten, ausgefallene Fotos zu machen, die er sogleich mit seinen Freunden und Kollegen auf Facebook teilt. Die Erfindung steht dann auch im Zentrum des (un)tragischen Ablebens des Schönlings, der während des Foto-Knipsens von einer Felskante stürzt – damit karikiert die Folge dann auch noch den modernen Topos vom «Selfie-Tod», dem mittlerweile gleich ein ganzer Wikipedia-Eintrag gewidmet ist. Der Screensaver von Narziss' altem Büro-Computer zeigt fortan eine Narzisse, eine schöne Hommage an den jung Verstorbenen, wie die Hinterbliebenen lakonisch bemerken.

Von der Kunst instrumentalisiert

Es ist nicht das erste Mal in der Geschichte, dass Narziss zum Erfinder einer Kunstgattung erklärt wurde. Der Kunst- und Architekturtheoretiker Leon Battista Alberti (1404–1472) erhob den Heros in seinem Traktat «Über die Malkunst» (1435) zum Erfinder der Malerei – ein rhetorischer Kunstgriff, der bis ins 17. Jahrhundert aber angesichts konkurrierender Erklärungsmodelle kaum rezipiert wurde. Zum Aperçu für sein Erklärungsmodell der Malerei zugespitzt, verkürzt Alberti den Mythos zur Metapher, die er als griffiges Bonmot mobilisiert im Rahmen

des Paragone-Diskurse, des Wettstreits um die Vorrangstellung der Künste. «Der in eine Blume verwandelte Narziss», so der Autor, sei «der Erfinder der Malerei [oder: Entdecker der Bilder]», die aufgrund ihrer besonderen Fähigkeit zur Naturnachahmung als «Blüte aller Künste» ihre Vorrangstellung im Paragone behauptete.

«The real narcissists are the ones who never take selfies»

Brian Droitcour

Der Comic «Narziss und Selfie» ist somit eine geschickte Aktualisierung bereits bestehender Interpretationen des Mythos. Hinter der vordergründigen Kritik am Medium Selfie, welche durch die Überzeichnung der Film-Charaktere mit der Position der Selfie-Gegner ironisch bricht, scheinen tiefere Überlegungen zur Funktion des Mediums durch. Durch das Posten auf Facebook werden die Selfies Teil einer medial vermittelten Öffentlichkeit, deren Grenzen zwischen «Öffentlich» und «Privat» zunehmend verwischen. Durch die Inszenierung verschiedener Rollen, die Narziss auf seinen Selfies ausprobiert, lotet er seine Stellung in der neuen Form der Öffentlichkeit aus.

Damit deutet die Zeichentrick-Folge auf einen zentralen Punkt: Hinter dem Narzissmus-Vorwurf vieler Selfie-Gegner steht wohl eher das europäische Unbehagen gegenüber einer «Kultur inszenierter Selbstdarstellung». In Umkehrung des Narzissmus-Vorwurfs argumentiert etwa der Kunstkritiker Brian Droitcour: «The real narcissists are the ones who never take selfies. They imagine their self as autonomous, hermetic – too precious to be shared».

Unsere Expertin ► **Carolin Gluchowski**, ist Juniorwissenschaftlerin am Departement für Sprachen und Literaturen. Aktuell untersucht sie unter anderem die Bedeutung der Gattung «Anekdote» in der Kunstgeschichte. carolin.gluchowski@unifr.ch

Quellen / Literatur

- › **Alberti, Leon Battista:** Das Standbild. Die Malkunst. Grundlagen der Malerei, hrsg. eingel., übers. u. komm. v. Oskar Bätschmann, Darmstadt 2000
- › **Droitcour, Brian:** Selfies and Selfiehood, 2013, online abrufbar: <https://culturetwo.wordpress.com/2013/04/26/selfies-and-selfiehood/>
- › **Stavans, ilan:** I Love my Selfie, Durham 2017.
- › **Ulrich, Wolfgang:** Selfies, Berlin 2019 (Digitale Bildkulturen 3)

Over the top: quand la confiance en soi dépasse les bornes

L'*ego trip* n'est-il pas le meilleur chemin pour avancer dans la vie, là où le manque de confiance en soi est souvent perçu comme une faiblesse? D'où nous vient cette tendance à nous surestimer et sommes-nous capables de nous montrer raisonnables? **Sebastian Dieguez**

«*Show me someone without an ego, and I'll show you a loser*» assène un aphorisme percutant, tweeté par l'actuel président des Etats-Unis en juillet 2012. En décembre 2013, il ajoutait ceci: «avoir un ego sain, ou une haute opinion de vous-même, est un facteur vraiment positif dans la vie!» Ces auto-citations sont extraites d'un livre sobrement intitulé *Comment devenir riche*, publié par Donald Trump lui-même en 2004, douze ans avant son accession à la tête de la première puissance mondiale.

L'homme ne s'est certes pas fait connaître pour son humilité et sa réserve, et peu sont ceux, même parmi ses partisans, qui qualifieraient son attitude de particulièrement sage ou réflexive. Mais ne peut-on pas lui concéder une certaine forme d'intuition psychologique dans le cas présent, quant aux bénéfices d'avoir un ego surdimensionné pour aboutir au succès? Ne nous répète-t-on pas que l'estime de soi est primordiale, qu'il faut apprendre à se respecter soi-même et veiller à défendre ses intérêts? Peut-être qu'une certaine dose de narcissisme vaut effectivement mieux que d'être constamment accablés par la conscience de nos faiblesses et de nos insuffisances...

L'ambition donne des ailes...

D'ailleurs, comment pourrions-nous entreprendre quoi que ce soit, si nous avions toujours la conviction de ne

pas pouvoir accomplir quoi que ce soit? Le calcul n'est pas très compliqué: l'excès de confiance permet de tenter des actions qui seraient inhibées par un *déficit* de confiance et, par conséquent, des deux options, seul l'excès de confiance fournit une mesure fiable de nos véritables capacités. La témérité est source de découvertes, l'hubris permet de réaliser l'impossible, et les défis les plus irréalistes nous conduisent parfois au bout de nos rêves. Rien de tout cela n'est possible à celui qui est timoré, se sous-évalue et préfère laisser sa place à d'autres. De plus, la confiance en soi est synonyme d'optimisme et de positivité. Elle nous préserve des idées sombres, nous écarte des prophètes de malheur et nous donne de la dignité. Pourquoi s'en priver, si on n'y trouve que des avantages?

...l'excès les brûle

Le problème est qu'on confond souvent la confiance en soi et l'*excès* de confiance en soi... Or cette tendance pose probablement plus de difficultés qu'elle n'en résout, et ce dans quasiment tous les domaines de la vie.

Rares sont les individus qui connaissent exactement l'étendue de leurs compétences. Même dans les domaines très normés, comme le sport, le milieu académique ou les professions, où toutes sortes d'indicateurs permettent de se faire une idée de sa véritable «valeur», nous avons en

fait tendance à nous surévaluer. Les informations disponibles sur nos propres capacités sont souvent incertaines, ambiguës ou même complètement fausses. Il nous faut donc nous rabattre sur des facteurs plus subjectifs. Les personnalités narcissiques n'ont évidemment aucun problème à cet égard: l'impression grandiose de leur propre importance, leur croyance tenace d'être «uniques» et «spéciales», leur goût pour le pouvoir et la domination, leur recherche effrénée de l'admiration d'autrui et leur désintérêt fondamental pour tout ce qui ne relève pas de leur propre personne en font des candidats naturels à l'excès de confiance.

A divers degrés, cette cognition égotiste est très répandue dans la population, ce qui aboutit à un paradoxe assez remarquable. D'un côté, il y a des raisons de penser qu'une calibration trop lâche entre nos compétences réelles et fantasmées, dans le sens qui nous est le plus flatteur, constitue l'état «par défaut» de notre cognition. D'un autre côté, il semble clair que cette calibration est irrationnelle, dysfonctionnelle et même dangereuse pour nos sociétés modernes.

Se regarder en face

Les psychologues appellent méta-cognition notre capacité à nous représenter notre propre fonctionnement mental. Nous pouvons ainsi porter un jugement sur notre mémoire, savoir si nous connaissons quelque chose ou pas, tenter d'interpréter nos perceptions, imaginer ce que les autres pensent de nos décisions, etc. C'est un domaine d'investigation très vaste et sujet à de nombreux débats, mais les chercheurs s'accordent sur le fait que la méta-cognition ne reflète que très imparfaitement la cognition en tant que telle et que toutes deux reposent sur des mécanismes cognitifs et cérébraux au moins partiellement distincts. La plupart des résultats indiquent aussi que cette asymétrie se traduit par un biais en faveur de la surestimation: nous pensons que nous voyons plus que ce que nous voyons vraiment, sommes certains d'en savoir plus que ce que nous savons vraiment, croyons nous rappeler plus que ce que nous avons vraiment mémorisé, etc.

Le biais appelé *planning fallacy* (biais de planification) est, par exemple, très répandu, y compris parmi les psychologues qui écrivent sur le sujet: nous surestimons généralement notre capacité à respecter les délais impartis. Nous nous comparons également trop favorablement aux autres, un biais dont la manifestation la plus amusante est l'«effet mieux-que-la-moyenne» (*better-than-average effect*). Ainsi, plus de 80% des gens considèrent qu'ils conduisent mieux que la moyenne, ou encore qu'ils sont plus honnêtes, plus originaux, et même plus modestes que la moyenne... Dans une population normalement distribuée, une telle tendance aboutit au résultat surprenant qu'il ne reste plus grand monde au-dessous de la moyenne!

Le psychologue Don Moore, de l'Université de Berkeley, a répertorié ces manifestations d'excès de confiance en soi (*overconfidence*) en trois catégories. On peut se surclasser (*overplacement*), se surestimer (*overestimation*) ou avoir trop de foi en ses connaissances (*overprecision*).

Les derniers sont-ils les premiers?

Le surclassement se manifeste dans l'effet mieux-que-la-moyenne et implique de se croire meilleur que les autres, avec souvent ce corollaire fâcheux que ce sont les moins bien classés qui se surclassent le plus (c'est l'effet Dunning-Kruger, j'y reviendrai plus bas). On peut parfois se surclasser bien qu'on estime correctement sa propre performance, mais en général celle-ci est souvent aussi surestimée. La surestimation renvoie au fait de se croire meilleur que ce qu'on est réellement et peut se mesurer assez simplement en faisant effectuer une tâche à quelqu'un, puis en comparant les résultats objectifs aux résultats estimés par la personne. Enfin, le concept d'*overprecision* désigne l'intensité avec laquelle quelqu'un affirme avoir raison, bien qu'il ait tort. On peut le mesurer, lors de n'importe quel test, en demandant au sujet à quel point il est sûr d'avoir répondu correctement. Une autre technique, appelée *overclaiming* (le fait d'en «dire trop»), implique de présenter une liste de concepts à des participants, par exemple des événements historiques, des termes scientifiques ou des musiciens, en leur demandant d'indiquer ceux qu'ils connaissent ou ne connaissent pas. Parmi ces concepts, certains sont inexistantes (par exemple «le pacte de Minsk», les «rétrotoxines» ou «Willett Ellison»), et donc quiconque affirme les connaître prétend nécessairement en savoir plus qu'il n'en sait...

Ces différentes manières d'envisager et de mesurer l'excès de confiance en soi corréleront en général assez bien avec des questionnaires mesurant le narcissisme, mais laissent présager un point plus inquiétant. On peut, en effet, être à la fois narcissique et talentueux, ou avoir de bonnes raisons de se croire meilleur que les autres. Après tout, les experts, les champions et les génies ne sont pas tenus de jouer la fausse modestie. Mais ce que montrent les mesures objectives d'*overconfidence*, c'est que ce sont les gens incompetents qui ont le plus tendance à se surestimer. Et tout porte à croire qu'ils ne le font pas exprès. Ils le font tout simplement parce qu'ils ne savent pas qu'ils sont incompetents, ou en tout cas qu'ils sont moins compétents qu'ils ne le croient.

Cercle vicieux

Il ne faudrait pas sous-estimer la tragédie que constitue ce biais méta-cognitif. Selon l'interprétation des psychologues Justin Kruger et David Dunning (qui ont documenté l'«effet Dunning-Kruger»), si les incompetents ont tendance à se surestimer, ce n'est pas par mauvaise foi ou

par malice, mais parce que leur incompétence les prive, précisément, des compétences qui leur permettraient de découvrir leur incompétence. Ils en savent trop peu pour être en position de réaliser l'étendue de leur ignorance. Ce traquenard épistémique a aujourd'hui été étudié dans de multiples domaines et les résultats sont pour le moins inquiétants. L'excès de confiance en soi a ainsi été impliqué dans de grands désastres industriels et financiers, le rejet d'aides médicales ou sociales de première nécessité, l'extrémisme religieux, politique et militant, la propagation de fausses informations et de théories du complot, le succès du populisme, le recours à la violence, la croyance aux pseudo-sciences, le rejet des institutions, l'échec scolaire et professionnel, les conflits armés, les accidents routiers, les blessures sportives et même dans l'erreur et la fraude académique.

Si les incompétents ont tendance à se surestimer, ce n'est pas par mauvaise foi ou par malice, mais parce que leur incompétence les prive, précisément, des compétences qui leur permettraient de découvrir leur incompétence

De fait, l'excès de confiance en soi est peu compatible avec la démarche scientifique. Dans son *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* (1865), Claude Bernard écrivait: «Les hommes qui ont une foi excessive dans leurs théories ou dans leurs idées sont non seulement mal disposés pour faire des découvertes, mais ils font aussi de très mauvaises observations. Ils observent nécessairement avec une idée préconçue et, quand ils ont institué une expérience, ils ne veulent voir dans ses résultats qu'une confirmation de leur théorie. Ils défigurent ainsi l'observation et négligent souvent des faits très importants, parce qu'ils ne concourent pas à leur but.»

La politique du paon

Mais si la confiance en soi, lorsqu'elle dépasse les bornes, est si dangereuse, comment se fait-il que nous y cédions si facilement? Pourquoi, après tout, nos cerveaux ne sont-ils pas mieux calibrés pour détecter la vérité sur nous-mêmes?

C'est, en grande partie, parce que l'excès de confiance conserve un avantage décisif: *il se voit*. C'est là une seconde tragédie, mais qui est probablement plus facile à corriger que l'inconscience de sa propre incompétence.

Une série de recherches et de modélisations récentes suggèrent en effet que l'excès de confiance en soi peut se maintenir dans une population, malgré ses inconvénients évidents, du seul fait qu'il produit une illusion de compétence aux yeux des observateurs. De même que les narcissiques surconfiants n'ont pas conscience d'avoir une vision exagérée de leurs compétences, leur entourage non plus n'a pas toujours immédiatement accès à leurs réelles capacités. On juge ainsi trop souvent qu'une personne faisant preuve de confiance en elle doit probablement savoir ce qu'elle fait et de quoi elle parle. On récompense même ce type de comportement par l'attribution de responsabilités. A compétences parfaitement égales, une personne qui manifeste ostensiblement son excès de confiance se fera davantage remarquer que celle qui préfère ne pas trop se vanter. Et c'est ainsi que se surestimer apporte du statut social qui, en retour, permet d'auto-justifier la validité de cette confiance. La visibilité sociale de l'excès de confiance explique probablement aussi pourquoi des individus ouvertement et excessivement hyperboliques sur leurs compétences peuvent être choisis comme des *leaders* en temps incertains. En l'absence d'informations plus objectives, l'excès de confiance en soi produit l'apparence de la compétence, et dans bien des cas cela semble suffire.

Cessons donc de nous laisser impressionner si facilement par les hâbleurs, les décideurs arrogants, les snobs prétentieux et les baratineurs péremptoirs. Peut-être alors les narcissiques se feront-ils une idée plus réaliste de leurs véritables talents et, qui sait, pourrions-nous même nous découvrir un peu mieux nous-mêmes...

Notre expert ► **Sebastian Dieguez** est maître assistant au Laboratoire des sciences cognitives et neurologiques. Il travaille sur la psychologie des théories du complot et a publié récemment *Total Bullshit! Au cœur de la post-vérité* (PUF).
sebastian.dieguez@unifr.ch

Zusammen – und doch allein

Das Echo und die Narzisse. Sinnbilder für die Leiden der Protagonisten aus Ovids Mythos. Und gleichzeitig auch zwei der Pfeiler, die das Konstrukt der Virtual Reality stützen. **Karin Schlapbach**

Im Mythos von Narziss und Echo, wie Ovid ihn in den *Metamorphosen* erzählt (Buch 3, 339–510), werden zwei Liebende enttäuscht: die Nymphe Echo, weil sie sich ihrem Geliebten nicht mitteilen kann, der Jüngling Narziss, weil er in sich selber verliebt ist. Echo kann nur die Klänge wiederholen, die zu ihr gelangen; Narziss kann nur sein Spiegelbild bewundern, eine Oberfläche ohne Substanz. In ihrem Dialog, der nicht zustande kommt, ruft er: «Eher will ich sterben, als dass ich dir gehörte», und sie erwidert hoffnungsvoll: «Dass ich dir gehörte!» Der Schmerz rafft beide dahin, und die Nymphe wird in das Echo verwandelt, der Jüngling in die Narzisse. Ihre Körper lösen sich auf, es bleiben ein akustisches Phänomen und eine Blume, die den Namen des Jünglings bewahrt.

Spiegelbild und Echoraum stehen für Formen der Virtual Reality

Der Mythos wirft erstaunlich aktuelle Fragen auf. Spiegelbild und Echoraum stehen, wenn man so will, für Formen der Virtual Reality – für Illusion, Täuschung, Falschheit und Gefangenheit. Wer auf sein Spiegelbild fixiert ist, wer nur Gesagtes wiederholen kann und keine eigene Stimme hat, kann nicht mit einem realen Gegenüber in Kontakt treten, so sehr er oder sie es auch wünscht. Im Pseudo-Dialog mit entrückten Anderen sind nicht nur Kontraste und Dissonanzen ausgeschaltet, sondern ist überhaupt jeglicher Austausch verunmöglicht. Doch die Vereinzelung, die daraus folgt, ist genau deswegen so

perfidie, weil sie gar nicht als solche wahrgenommen wird. So auch im Echoraum des Internets und der sozialen Medien, wo viele Menschen nur hören und wiederholen, was sie schon kennen, wo sie nie Widerspruch erfahren, jedoch Bestätigung holen. Still und einsam ist es dort nicht, wenn auch vielleicht eintönig.

Mitfühlen auf Distanz

Der Wunsch, Neues zu erfahren, ohne sich aber auf andere Menschen in ihrer jeweiligen Eigenheit und Andersheit einlassen zu müssen, begünstigt wohl auch das sogenannte *ghosting*, das unvermittelte Verschwinden einer geliebten Person, die eben noch nahe schien – ein Phänomen, dem im Zeitalter des Internet Dating schon ganze Bücher und Radiosendungen gewidmet wurden. Eine Beziehung wird nur gerade so lange gepflegt, wie sich keine Reibungsflächen zeigen, die die Illusion einer perfekten Verschmelzung stören könnten; wenn das passiert – oder noch besser, bevor es passiert – taucht der eine Partner ab. Vielleicht erträgt er das Gegenüber, eben noch begehrt, nur im mumifizierten Zustand eines Traumbilds oder einer Erinnerung. Doch der Wunsch, sich zu verausgaben, sich in andere hineinzusetzen, löst sich deswegen nicht auf. Er äussert sich bisweilen in einem paradoxen, da selbstbezogenen Mitleid oder Mitleiden, das den Zweck hat, an den Erfahrungen anderer teilzuhaben, ohne sie wirklich selber erleben zu müssen. Diese sentimentale Piraterie (salopp ausgedrückt) ist insbesondere dann problematisch, wenn es um schmerzvolle Erfahrungen geht. Die «dunklen Seiten» (Fritz Breithaupt) eines selbstbezogenen Mitleids, das sich am Leiden anderer ergötzt, hat schon der spätantike Philosoph Augustin beobachtet: Es sei doch ein Widersinn, wenn man sich

wünscht, dass andere leiden, nur um sich in seinem Mitleid ergehen zu können (*Confessiones* 3.3).

Die neuen Technologien bieten aber auch Chancen. Angesichts des Klimawandels (und Covid-19) mag es als interessante Option erscheinen, ferne Länder nicht mehr per Flugzeug zu bereisen, sondern mit Hilfe von Virtual Reality zu erkunden. Überhaupt müssten wir uns nicht mehr um schöne Wohnungen und andere materielle Annehmlichkeiten kümmern, denn all das und viel mehr können wir haben, indem wir ein VR-Headset aufsetzen. Allerdings ist es ein frommer Wunsch, dass uns der Rückzug in die virtuelle Welt vor den ökologischen Folgen unseres Lebensstils in der realen Welt bewahren wird, denn der Energieverbrauch der Headsets ist immens (derjenige für das allgegenwärtige Streaming ist hoch genug).

Abtauchen in eine andere Welt

Spiegelbild und Echoraum evozieren aber nicht nur moderne Formen der Virtual Reality, sondern auch die Welt der literarischen Fiktion und der Kunsterzeugnisse insgesamt, eine Welt, in die man, entsprechend sozialisiert, nach Belieben eintauchen und aus der man wieder auftauchen kann. Das verursacht weder hohe Kosten, noch werden dabei die Gefühle anderer Menschen missbraucht. Literatur und Kunst erweitern das Erleben. Die Eintrittstore sind klar gekennzeichnet, sei es durch Buchdeckel oder das viereckige Format eines Bildschirms; durch diese tritt man in die Kunstwelt ein und verlässt sie auch wieder. Das heisst nicht, dass das, was man dort erlebt, nicht intensiv sein kann, dass man sich nicht sogar auf Zeit darin verlieren kann, dass man nicht auch etwas daraus mitnimmt.

Es ist auch nicht so, dass beim Lesen nur noch Augen und Gehirn zählen und der Rest des Körpers keine Rolle mehr spielte. Denn auch das Erleben via Einbildungskraft ist im Körper verankert, es nährt sich aus der Erfahrung und der Erinnerung an eigene Erlebnisse, und es kann Gänsehaut oder Tränen hervorrufen. Körperliche Symptome von Emotionen müssen nicht unbedingt als Gradmesser für deren Authentizität oder Tiefgang verstanden werden, denn wie wir Emotionen ausdrücken, hängt auch von kulturellen Codes ab. Doch grundsätzlich sind die Tränen im Kino genauso echt wie die im wahren Leben. Ob sie uns nachhaltig prägen oder nicht, ist eine andere Frage. Doch möglich ist es.

Narziss werde ein langes Leben haben, so weissagte Tiresias, wenn er «sich selber nicht (er-)kenne» (*si se non noverit*, 3, 348). Diese Weissagung erstaunt in einer Kultur, die den Spruch «Erkenne dich selbst» als Maxime tradierte. Was ist damit gemeint? Hätte Narziss nicht zufällig sein schönes Spiegelbild gesehen, hätte er sich auch nicht in sich selbst verliebt. Doch zum eigentlichen Verhängnis wird ihm erst der Moment, als er merkt, dass es

er selber ist, in den er verliebt ist. Denn da begreift er, dass er nicht erlangen kann, was er begehrt – zu nah ist es: «O könnte ich doch aus unserem Körper heraustreten! Ein seltsamer Wunsch für einen Liebenden: ich wollte, dass das, was wir lieben, in einer Distanz wäre» (3, 467–8). Die Passage spielt mit Singular und Plural, Einheit und Zweiheit: *ich* – aus *unserem* Körper, *ich* wollte – *wir* lieben. Narziss ist gleichzeitig einer und zwei, doch er kann letztlich genau deswegen nur einer sein, weil er an seinen Körper gebunden ist. Er, der in ein Trugbild verliebt ist, wird auf seine Körperlichkeit zurückgeworfen, und damit auf seine Verletzlichkeit.

Ohne Dialog und Pluralität keine Demokratie

Ist der Körper also doch der letzte Hort von Authentizität, die Grenze von Fiktion und Liebeswahn? Ja und nein, denn was Narziss erlebt, geschieht in seinem Körper; sein Begehren gehört nur ihm, keinem Gegenüber. Doch lieber stirbt er, als dass er dies ertrüge, und sein Körper löst sich auf. Was bleibt, ist die Kunde seiner unglücklichen Verliebtheit. Es ist nur ein Mythos – doch dieser vermag uns auch heute noch zum Nachdenken über die in den festen Umrissen des Körpers symbolisierte Begrenztheit und Eigenständigkeit des Individuums anzuregen, ohne die es keinen Dialog und keine Pluralität gibt. Die Erzählung von Narziss und Echo kann auch politisch gelesen werden: denn ohne Dialog und Pluralität keine Demokratie.

Unser Expertin ► **Karin Schlapbach** ist Professorin im Departement für Klassische Philologie. Zu ihren Forschungsschwerpunkten gehört die literarische Darstellung von Tanz in der römischen Kaiserzeit. In diesem Zusammenhang hat sie sich mit dem Konzept der kinästhetischen Empathie befasst.
karin.schlapbach@unifr.ch



"BUT ENOUGH ABOUT ME..."

A stylized, handwritten signature or mark, possibly the initials 'AS', located in the bottom right corner of the illustration.

Dein Wille geschehe

Ohne Überwindung des primären Narzissmus, der sich in Selbstbezug und Eigenwillen äussert, gibt es keine mystische Erfahrung im Allgemeinen und keine christliche im Besonderen. **Mariano Delgado**

Die Mystik zielt in allen Religionen auf die Überwindung der «Egozentrität», wie der Philosoph Ernst Tugendhat (*Egozentrität und Mystik*, München 2003) betont hat. Vorverständnis und Narrativ der mystischen Erfahrung sind sonst so verschieden, dass man mit dem jüdischen Religionsphilosophen Gershom Scholem sagen kann: im Grunde gibt es in der Religionsgeschichte keine Mystik als solche, «als ein Phänomen oder eine Anschauung, die unabhängig von anderem in sich selber besteht». Vielmehr gibt es «Mystik von etwas, Mystik einer bestimmten religiösen Form: Mystik des Christentums, Mystik des Islams, Mystik des Judentums und dergleichen.» Dies hat damit zu tun, dass die mystische Erfahrung immer «interpretierte Erfahrung» vor dem Hintergrund der eigenen Religionslogik, des eigenen Glaubens ist, und zwar in einem dialektischen Geschehen, wie Edward Schillebeeckx klar gemacht hat: «Die Erfahrung beeinflusst dabei die Interpretation und ruft sie hervor, aber auch die Interpretation beeinflusst die Erfahrung [...] Wir erfahren interpretierend, ohne dass wir dabei das Moment der Erfahrung und das Moment der Interpretation säuberlich voneinander trennen können.»

Sondern wie du willst

Als Jesus beim Gebet in Getsemani seinen «Vater» bat, dass der bittere Kelch seines Kreuzestodes an ihm vorübergehe, fügte er die Grundformel christlicher Mystik hinzu: «Aber nicht wie ich will, sondern wie du willst» (Mt 26,34). Da-

her ist «Dein Wille geschehe» die zentrale Bitte des «Vaterunsers», des von Jesus gelehrtens Gebets. Dasselbe hatte seine Mutter Maria bei der Ankündigung seiner Geburt dem Engel Gabriel geantwortet: «mir geschehe, wie du es gesagt hast» (Lk 1,38). In der christlichen Mystik geht es um eine Liebeseinheit des Menschen mit Gott, die wie in einer Liebeshochzeit der freien Zustimmung des menschlichen Willens entspringt, denn die Liebe Gottes selbst ist uns als Ausdruck der Gratuität und Universalität seiner Gnade immer gegeben. Immer wenn wir aus lauterer Liebe zu Gott und als Ausdruck unserer freien Zustimmung «Dein Wille geschehe» bewusst beten und nicht aus fatalistischer Ergebung in die Hand Gottes, vollzieht sich die mystische Gotteinung unter den Bedingungen des Alltags. Es ist bestimmt kein Zufall, dass Martin Luther und Teresa von Ávila das «Vaterunser» ausführlich kommentiert haben, und dass Johannes vom Kreuz es als einzig wirklich nötiges Gebet eines Christen nachdrücklich empfiehlt, denn darin ist «alles enthalten, was Gottes Wille ist, und alles, was uns frommt».

Ein theologisch gebildeter mystischer Lehrer wie Meister Eckhart († 1328) hat dies ganz gut verstanden, wenn er seine *Reden der Unterweisung* besonders auf den Gedanken «Dein Wille geschehe» fokussiert. Die Aufgabe des eigenen Willens ist die Voraussetzung dafür, dass man sich «in den Willen Gottes hineinbildet». Das beste Gebet ist daher für ihn «Herr geb mir nichts, als was du willst» – und zwar weil

man sich dabei «des eigenen Ichs» entledge. Dies ist auch der Kern des mystischen Gebets von Bruder Klaus! Das Aufgeben bzw. Transzendieren der «Ich-Bindung» bzw. die «Bindungslosigkeit» oder das Freisein gegenüber den Dingen dieser Welt, ein «Nicht-Haften», die «Gelassenheit» oder die «heilige Indifferenz» ist für Meister Eckhart und für die grossen christlichen Mystiker der Inbegriff eines guten Willens, das heisst eines «ohne jede Ich-Bindung».

Dies bedeutet für christliche Mystiker nicht Rückzug aus der Welt – im Gegenteil: die *conformatio* oder Gleichgestaltung mit dem Willen Gottes durch Überwindung der Egozentrität ist die Bedingung «für den richtigen Welt-einsatz»: für die Arbeit an der *conformatio* der Welt mit dem göttlichen Willen durch Einsatz für die messianischen Werte des Reiches Gottes, für Gerechtigkeit und Recht, für Freiheit und Wahrheit, für Solidarität und Frieden, für menschenwürdige Lebensbedingungen für alle jenseits der Schranken von Rasse und Klasse, Nation und Religion, für den Schutz der Schwächsten, für die Zärtlichkeit mit den vom Schicksal Gezeichneten, für die Bewahrung der Schöpfung – und für die Verbreitung der Botschaft des uns liebenden, menschenfreundlichen Gottes.

Selbsterkenntnis und Gotteserkenntnis

Der Weg zur Überwindung der Egozentrität ist in der christlichen Mystik die Selbsterkenntnis im Angesichte Gottes. Dieser Reinigungs- oder Läuterungsprozess ist schmerzhafter als jede Psychoanalyse. Denn Gott können wir nichts vormachen, nichts verschweigen, kennt er uns doch besser, als wir uns selber kennen, und keine Ecke unseres «Ich» bleibt ihm verborgen. Daher geht dieser Prozess mit «Tränen» der Reue einher. Zudem ist das Motto der Psychoanalyse die Bewusstwerdung des Verdrängten und Unbewussten («Wo Es war, soll Ich werden»), während es in der christlichen Mystik darum geht, das eigene Ich «vor Gott» und «seinem Willen» zu erkennen – und sich selbst dabei zu erkennen ist nach den Worten von Don Quijote zu Sancho Panza «die schwerste Kenntnis, die sich denken lässt».

Das Fundament oder die Grundtugend dazu ist die Demut. Sie ist unentbehrlich, um vor Gott die Frage «Wer bin ich?» zu beantworten. Teresa von Ávila drückte es so aus: «Beim Anblick seiner Grösse mag uns unsere Unzulänglichkeit aufgehen, und beim Anblick seiner Reinheit werden wir unseren Schmutz sehen; bei der Betrachtung seiner Demut sehen wir, wie viel uns fehlt, um demütig zu sein». Demut ist dann eine Chiffre für unsere Erlösungsbedürftigkeit, für unsere Angewiesenheit auf die Liebe und die Gnade Gottes, aber auch für die Anerkennung unserer Würde und unserer Berufung zur Gottesfreundschaft: «Was ist der Mensch, dass du an ihn denkst, des Menschen Kind, dass du dich seiner annimmst? Du hast ihn nur wenig geringer gemacht als Gott, hast ihn mit Herrlichkeit

und Ehre gekrönt» (Ps 8,5–6). Wenn Teresa Demut als «in der Wahrheit leben» definiert, so meint sie damit die Wahrheit unserer menschlichen Existenz «vor Gott». Anderswo hat sie es so ausgedrückt: Wahre Demut ist «zu erkennen, was er [Gott] vermag, und was ich vermag» – also sich der Differenz zwischen Schöpfer und Geschöpf bewusst zu werden. Mangelnde Demut ist für Teresa «der Haken bei denen, die nicht vorankommen» auf dem Weg der Christusförmigkeit durch Gotteserkenntnis und Selbsterkenntnis. Für Teresa gibt es «nichts Wichtigeres als die Demut», solange wir auf Erden weilen. Demut ist damit das Gegenteil von der Hybris der gefallenen Engel, das Gegenteil von der bleibenden Versuchung des Menschen, «wie Gott» sein zu wollen, das Gegenteil eines prometheischen (oder pelagianischen) Menschenverständnisses, das die Fähigkeiten menschlicher Natur überbewertet, ungeachtet unserer «Erbärmlichkeit».

Der mystische Brunnen

Der christliche Mystiker, der im Prozess von Selbsterkenntnis und Gotteserkenntnis die Tugend der Demut praktiziert und die eigene Egozentrität überwunden hat, sieht im Brunnen (in der Schöpfung) nicht sein eigenes Spiegelbild wie ein spiritueller «Narziss», sondern das Antlitz und die Spuren Gottes, die ihn ermutigen, an der *conformatio* der Welt mit dem Reich Gottes weiter zu arbeiten – und die seine Sehnsucht nach dem endgültigen, jenseitigen «Sehen» Gottes, mit dem er sich hienieden schon verbunden weiss, bestärken. Daher dichtete Johannes vom Kreuz:

«O kristallklare Quelle:
Wenn du in deinem silbernen Aussehen
mir plötzlich widerspiegelst
die so ersehnten Augen,
die ich in meinem Inneren gezeichnet!»

Unser Experte ► **Mariano Delgado** ist ordentlicher Professor für Kirchengeschichte sowie Direktor des Instituts für das Studium der Religionen und den interreligiösen Dialog und Dekan der Theologischen Fakultät.
mariano.delgado@unifr.ch



Das dialektische Selbstbewusstsein

Der Narzissmus hat eine paradoxe Doppelnatur, die sich im Spannungsfeld zwischen unbedingter Selbstliebe und der verzweifelten Suche nach Anerkennung erkennen lässt. Das Unternehmen, gerechtfertigte und anerkannte Grösse sowie wahres Selbstvertrauen zu erreichen, scheitert in seinen Grundbedingungen. Ein gutes Sprachverständnis und ein wenig Dialektik von Georg Wilhelm Friedrich Hegel reichen aus, um nachzuvollziehen, warum. **Maximilian Nietschke**

Der Ausdruck «Narzisst» wird für Menschen verwendet, die in ihrer Selbstwahrnehmung und ihrem Sozialverhalten von der Norm abweichen. Im Überfluss von Ausdrücken, die in der Alltagssprache für verwandte Phänomene verwendet werden, wird hier eine kurze sprachliche Betrachtung, die für uns relevanten Eigenschaften herauskristallisieren.

Beginnen wir bei den Idioten. So nannte man im antiken Athen Bürger, die sich nur um ihre eigenen Angelegenheiten kümmerten und die vornehmlich ihren Privathaushalt pflegten. Was heute anscheinend schon eine eher veraltete Beleidigung ist, war damals eine ziemlich präzise Bezeichnung für einen Schlag von Menschen, die im Geburtsort der Demokratie aus der Reihe tanzten, da sie sich nicht um die Politik kümmerten. Auch damals war der Begriff negativ konnotiert, gerade weil es für Vollbürger ein Privileg war, politische Ämter übernehmen zu dürfen und es die sogenannten Idiotai (Sg.: Idiotas) nicht taten. Später verschob sich die Bedeutung zu den Nicht-Spezialisten und schliesslich – bedauerlicherweise reichlich undifferenziert – zu den Dummköpfen. Würde man behaupten die Idiotai waren Narzissten, läge man sicherlich falsch, aber waren die Idiotai Egoisten? Der Begriff «Egoist» suggeriert zwar etymologisch eine Ich-Bezogenheit, aber wir verwenden ihn nicht für Menschen, die nichts mit den anderen und der Öffentlichkeit zu tun haben möchten, sondern für diejenigen, die andere bewusst zu ihrem Vorteil ausnutzen.

Im Narzissmus finden sich Aspekte der beiden Phänomene wieder. Die Narzissten stehen den Idiotai näher als den Egoisten. Zumindest wenn es um die Fixierung auf das

Eigene und das Privatleben geht, wie man es heute auf diversen Socialmedia-Plattformen buchstäblich hautnah mitverfolgen kann. Trotzdem bringt Narzissmus auch die Suche nach dem Kontakt zu anderen Menschen mit sich und, wie beim Egoismus, auch dessen Missbrauch. In einem anderen interessanten altgriechischen Begriff, der Hybris, verbirgt sich letztlich der entscheidende Aspekt, der zu den bereits genannten Eigenschaften dazukommen muss, um den Narzissmus von verwandten Phänomenen abzugrenzen: Die Neigung zum Hochmut und zur Selbstüberschätzung.

Der Narzissmus ist am besten als eine Sammlung spezifischer Charakterzüge zu verstehen. Immanuel Kant beschreibt den Charakter als ein Aggregat aus natürlichen Anlagen und Temperament sowie der «Denkungsart», welche uns hier am meisten interessiert. Sie wirkt sich durch «unveränderliche Maximen» und Überzeugungen disponierend auf das Verhalten und Erleben aus und bestimmt, wer wir sind und was aus uns wird. Der narzisstische Charakter besteht zum einen aus Überzeugungen, die das eigene Erscheinungsbild, die eigenen Fähigkeiten und die Selbstwahrnehmung betreffen. Zum anderen dominieren in dessen Denkungsart Leitsätze und Prinzipien, die sein Verhalten zum Ausdruck der Hybris macht. Dazu gehört die Priorisierung der eigenen Interessen und die grundsätzliche Deklassierung des Wertes anderer. Eben diese Denkungsart des narzisstischen Charakters ist paradox: Bei genauerer Betrachtung werden wir sehen, dass sich die enthaltenen Maximen und Prinzipien auf perfide Art und Weise widersprechen, was den Narzissmus dysfunktional

macht. Der Widerspruch sowie auch die Dysfunktionalität des Narzissmus wurzeln beide in einem Neglect gegenüber den vorherrschenden Verhältnissen in dem Ideal, das angestrebt wird: In wahren Selbstvertrauen. Zuerst kommen wir aber zum Widerspruch im Narzissmus.

Kritik und Lob sind zwei Seiten derselben Münze: der Meinung der anderen

Unmittelbar gegeben sind uns nur unsere eigenen Gefühle und Kognitionen. Die der anderen bleiben für uns weitgehend im Dunkeln. Es liegt für narzisstisch veranlagte Individuen deshalb nahe, der eigenen selektiven Einschätzung bei der Selbstbewertung vorerst übermässiges Gewicht zu geben. Der Fokus auf die eigene Erscheinung, die eigenen Fähigkeiten und die eigene Person erhebt und wirkt befriedigend. Wer beginnt, die eigenen Leistungen und Errungenschaften in den Himmel zu loben, stärkt kurzfristig sein Selbstvertrauen und dadurch die Disposition, die eigenen Eigenschaften in Zukunft weiter so zu bewerten. Die Bestätigung dieser Einschätzung von anderen tut gut und treibt dieses Verhalten an. Der Selbstwert steigt und steht dabei immer in Relation zum Wert anderer, der nur mittelbar durch die eigene Einschätzung gegeben ist und von vollkommen subjektiv gewählten Bewertungskriterien abhängt. Dieser Werte-Vergleich kann hervorgerufen werden, wenn man beginnt Schwache, Bedürftige und Diskriminierte um sich zu scharen, um mit ihnen subtil zu kontrastieren. Davon zeugen die exhibitionistischen, öffentlichen Betroffenheitsbekundungen im Internet. Dieser Exhibitionismus wirkt nur mit dem entsprechenden Gegenstück, dem Voyeurismus, welcher durch die Funktionsweise sozialer Medien als moderne Schauplätze gegeben ist. Für Narzissten bietet sich dadurch die perfekte Gelegenheit, ihre Überlegenheit im Kontrast zu den jeweiligen Minderheiten öffentlich darzustellen. Dieses Verhalten kommt dem vornehmlich egoistischen Anteil gleich, denn es ist ein missbräuchliches, in dem die anderen Mittel zum eigenen Zweck werden.

Durch die rigorose Konzentration auf den eigenen Wert, das Selbst und die eigenen idiotischen Angelegenheiten bleibt unbemerkt, dass neben einem exhibitionistischen Grössenwahn auch eine hohe Verletzlichkeitssensibilität kultiviert wird: Die Kritik von anderen Menschen tut weh, obwohl sie das nicht dürfte. Das Ziel des Narzissten, unabhängig von anderen zu bleiben, selbst das Mass der Dinge zu sein und die eigene Omnipotenz zu feiern, scheitert an seiner Grundbedingung. Eigentlich wurde ja die Meinung anderer mit ihrem Wert als nichtig und unbedeutend

abgetan, aber dass diese Maxime der ständigen Suche nach Bestätigung von aussen komplett widerspricht ist offensichtlich. Kritik und Lob sind zwei Seiten derselben Münze: der Meinung der anderen. Wie nun unschwer zu folgern ist, besteht das Paradoxon in dieser inneren Widersprüchlichkeit. Wörtlich genommen hat «paradoxon» (altgr: entgegen der Meinung) in unserem Fall sogar noch grössere Ausdruckskraft: Entgegen der Meinung der Betroffenen ihren Wert über andere stellen zu können, geben sie der Meinung und Kompetenz anderer paradoxerweise einen grösseren Stellenwert als üblich.

Trotz der Kunst der Narzissten, sich selbst zu blenden und ihre Aufmerksamkeit zu lenken, entgeht den meisten dieser überaus triviale Widerspruch nicht. Er nagt an der eigenen Integrität und dem Fundament des Selbstvertrauens. Dieser tiefgehende Widerspruch und die folgende Verunsicherung bewirken aber keine Revision der unveränderlichen Maximen im Charakter, sondern verstärken die verzweifelte Suche nach Anerkennung, um eben dieses Selbstvertrauen wiederaufzubauen. Wenn wir dies nun als eigentliches Ziel des Narzissmus verstehen, begreifen wir, dass nachhaltiges Selbstvertrauen durch den eben betrachteten Widerspruch gar nicht wirklich erreicht werden kann. Die Dysfunktionalität des narzisstischen Charakters besteht darin, entgegen seinem Ziel widersprüchliche Grundbedingungen zu enthalten und dieses Ziel dadurch nicht erreichen zu können. Damit wir verstehen, worin denn eigentlich die Diskrepanz zwischen echtem Selbstbewusstsein und Narzissmus besteht und warum unser Paradoxon überhaupt entsteht, hilft uns die hegelianische Dialektik.

Blick aufs grosse Ganze

Georg Wilhelm Friedrich Hegel verwendet seine dialektische Methode unter anderem in der Phänomenologie des Geistes, um die Wahrheit über komplexe Sachverhalte, deren Entwicklung und Einzelteile scheinbar widersprüchlich sind, ans Licht zu führen. Hegel fragt sich, ob unsere Wirklichkeit erkennbar und vernünftig ist und kommt zu dem Schluss: Richtiges verstehen und wahres Wissen zeichnet sich dadurch aus, vielschichtige Probleme nicht zuletzt durch ihre Vielschichtigkeit zu begreifen. Für Hegel heisst das, die Welt in ihrer Zerrissenheit zu verstehen. Diese besteht nämlich darin, dass in einem Begriff überraschend viele Gegensätze enthalten sein können. Der Anwender der Dialektik als Methode begreift solche Vielschichtigkeit in ihrer Widersprüchlichkeit und Einheit zugleich. Am besten wird in diesem Fall ein psychologischer Sachverhalt betrachtet: Widmen wir uns zum Beispiel der Frage, was wahres Erwachsensein auszeichnet. Wie man an altklugen Kindern und unreifen Jugendlichen sieht, drückt sich ernstzunehmendes Erwachsensein wohl nicht dadurch aus, stur die eigene Reife und Überlegenheit gegenüber «kindischen» Gleichaltrigen zu

beweisen. Es besteht vielmehr darin, als Erwachsener ab und zu wieder Kind sein zu können und sich selbst nicht allzu ernst zu nehmen. Alles andere wirkt ironischerweise verbohrt und unreif. Die einzelnen Komponenten widersprechen sich absolut betrachtet, denn kein Erwachsener kann erwachsen und Kind zugleich sein. In einer dialektischen Sichtweise, in der wir begreifen, dass die hier enthaltenen Gegensätze zusammen eine übergeordnete Einheit konstituieren, verstehen wir aber vollends, was es bedeutet erwachsen zu sein.

Tiefgreifend selbstsichere Menschen sind sich ihrer Schwächen bewusst

Dialektische Verhältnisse finden sich in vielen Sachverhalten wieder, insbesondere, wenn es um Entwicklungen und langfristige Prozesse geht. Dabei kann es vorkommen, dass sich gegensätzliche Teilvorgänge zwar gleichzeitig und unter demselben Aspekt betrachtet widersprechen würden, aber begriffen im Prozess unentbehrlich für einander sind. Es finden sich solche auch im Narzissmus selbst, was aber irrelevant ist, denn es geht hier um die Verhältnisse, die sich im Narzissmus leider nicht finden lassen. Die dialektische Methode hilft nämlich zu begreifen, was wahres Selbstbewusstsein ist und wie sich wahre Grösse zeigt. Narzissten lassen in ihrer Schonungslosigkeit bei sich, weder nach aussen hin noch nach innen, jegliche Schwäche oder Fehler zu, weil diese die Selbstliebe trüben und Rechtfertigungsbedarf gegenüber dem exhibitionierten Grössenwahn kreieren. Dialektisch gesehen wird nun klar, dass die radikale Ausmerzungen jeglicher Gegensätze, im Versuch selbstbewusst und überlegen zu sein, den Narzissmus herausbildet. Begreift man, dass Gegensätze wie Schwäche und Selbstsicherheit oder Fehler und Fähigkeit ein übergeordnetes Ganzes konstituieren, versteht man auch folgendes: Tiefgreifend selbstsichere Menschen sind sich ihrer Schwächen bewusst. Sie haben diesbezüglich kein absolutes Ideal vor Augen und lassen sich hinsichtlich ihrer Begabungen und Eigenschaften weder blenden noch blenden sie sich selbst, um einem Ideal gerecht zu werden. Auch die unbedingte Selbstliebe findet sich in diesem Konstrukt nicht. Sie ist viel mehr bewusst an Bedingungen geknüpft, wie tatsächliche Erfolgserlebnisse, die gelegentliche Anerkennung von anderen, aber auch eine gesunde und realistische Selbsteinschätzung. Erst die eigenen Schwächen zu akzeptieren, eröffnet uns die Chance an diesen zu arbeiten und sie bei Bedarf zu überwinden. Solche Selbstwirksamkeitserfahrungen konstituieren ein

Selbstbewusstsein, dass sich tatsächlich (und nicht nur scheinbar) minimal an anderen orientieren muss. Diese Welt bleibt den Narzissten verwehrt.

Ohne Schwäche, keine Stärke

Die Dysfunktion des Narzissmus besteht in der Unmöglichkeit sein Ziel zu erreichen (insofern keine grundsätzlichen Charaktereigenschaften geändert werden). Die Diskrepanz zum Selbstbewusstsein ist unerwartet gross. Auch unser Widerspruch wird nun durch das dialektische Verständnis der Sachlage klarer, denn im genuinen selbstbewussten Charakter entsteht er nicht. Der rigorose Ausschluss von Komponenten, die dem Ideal des absoluten Selbstbewusstseins entgegengesetzt sind, werden ignoriert und fälschlicherweise nicht anerkannt. Zum Ideal strebend ziehen sich Betroffene mit den falschen Mechanismen in die gegensätzliche Richtung: Der Narzissmus synthetisiert, im Streben nach absolutem Selbstvertrauen und absoluter Grösse, die pure Abhängigkeit von der Anerkennung der anderen. Auf der zweiten Seite der Vorrede zur Phänomenologie des Geistes macht Hegel folgendes Beispiel zu seiner dialektischen Herangehensweise:

«Die Knospe verschwindet in dem Hervorbrechen der Blüte, und man könnte sagen, dass jene von dieser Widerlegt wird, ebenso wird durch die Frucht die Blüte für ein falsches Dasein der Pflanze erklärt, und als ihre Wahrheit tritt jene an die Stelle von dieser. [...] ihre flüssige Natur macht sie zugleich zu Momenten der organischen Einheit, worin sie sich nicht nur widerstreiten, sondern eins so notwendig als das andere ist, und diese gleiche Notwendigkeit macht erst das Leben des Ganzen aus.»

Von allen Pflanzen scheinen die Narzissen, in ihrem fehlgeleiteten Streben nach einem Ideal, diese Strukturen nicht zu erkennen.

Unser Experte ► **Maximilian Nietschke** ist Masterstudent in Philosophie. Er wurde bei der Redaktion des Artikels von Prof. Gianfranco Soldati unterstützt.
maximilian.nietschke@unifr.ch



Anleitung zum Schön- und Gesundsein



Die Lebensreformer_innen suchten schon vor hundert Jahren nach Auswegen aus der industrialisierten und grosstädtischen Moderne. «Lebe besser!», eine von Forschenden der Universität Freiburg konzipierte Ausstellung am Bernischen Historischen Museum, vermittelt erstmals einen Überblick über diese schillernde Bewegung in der Schweiz, die erstaunlich viele Gemeinsamkeiten mit dem aktuellen Öko- und Fitness-Boom aufweist. **Ori Schipper**

Am Anfang war die Krise. Im ausgehenden 19. Jahrhundert verändert die Industrialisierung die Lebensgewohnheiten breiter Bevölkerungsschichten – und bringt die herkömmlichen zyklischen Weltbilder der Agrargesellschaft gehörig ins Wanken. In nert weniger Jahrzehnte verdreifacht sich die Zahl der Bewohner in den rasch wachsenden Städten. Für immer mehr Menschen unterscheidet sich der neue hektische Alltag im städtischen Ballungsgebiet grundlegend vom bäuerlichen Leben auf dem Land. In das Unbehagen über den beschleunigten Rhythmus und die gesellschaftliche Instabilität mischt sich zusehends auch ein Gefühl der Entfremdung von der Natur.

«Zurück, o Mensch, zur Mutter Erde»

Dieses Krisenempfinden wird gleich zu Beginn auch den Besucherinnen und Besuchern der Ausstellung «Lebe besser!» zugemutet: In einem schwarzen Raum verbreiten Bildschirme, die in Endlosschleifen düstere Szenen aus Schwarz-Weiss-Filmen zeigen, eine bedrohliche Endzeitstimmung. Dann stösst man den dunklen Vorhang beiseite – und betritt den lichten Ausstellungssaal. Im Hintergrund erklingt Vogelgezwitscher, um einen auf das Motto der Lebensreformbewegung «Zurück, o Mensch, zur Mutter Erde» einzustimmen.

«Die Geschichte der Lebensreformbewegung in der Schweiz war – im Gegensatz zu jener in Deutschland – bisher nur wenig erforscht», sagt Stefan Rindlisbacher, Lehrbeauftragter an der Universität Freiburg.

Dabei war die Schweiz für die transnationale Bewegung von grosser Bedeutung: «Sie galt vielen – nicht zuletzt aufgrund des Mythos der Alpen – als Refugium einer intakten Natur und als urwüchsiges Gesundheitsparadies», so Rindlisbacher. Wie seine Kollegin Eva Locher hat auch er sich in den letzten vier Jahren für seine Dissertation intensiv mit den unterschiedlichsten Quellen befasst, die über die Entwicklung des Vegetarismus, der Naturheilkunde und der Freikörperkultur (FKK) hierzulande Auskunft geben. Dank eines vom Schweizerischen Nationalfonds unterstützten Agora-Projekts ist ein Teil der in den beiden Doktorarbeiten gewonnenen historischen Erkenntnisse nun als eine an die allgemeine Öffentlichkeit gerichtete und in sechs Themenblöcke gegliederte Schau zu besichtigen.

Selbstoptimierung

Die meisten Lebensreformerinnen und Lebensreformer in der Schweiz stammen aus dem bürgerlichen Milieu. Genau wie auch heute eher gut verdienende Kreise teure Bio-Produkte kaufen, verzichteten damals «nur jene ostentativ auf Fleisch, die sich Fleischgerichte überhaupt zu leisten vermochten», hält Damir Skenderovic, Professor für Zeitgeschichte an der Universität Freiburg, im Vorwort der Publikation zur Ausstellung fest. Dass die Ideen der Lebensreformbewegung direkt bis in die Gegenwart reichen, zeige sich etwa auch daran, dass der lebensreformerische Appell an die Selbstverantwortung in der heutigen postindustriellen Gesellschaft grossen Anklang finde – und sich im regelrechten Boom von Angeboten zur Persönlichkeitsbildung und (auch körperlichen) Selbstoptimierung äussere.

Auf die auffallenden Kontinuitäten weist auch Eva Locher hin: «Den klaren Schnitt,

«Körper, Geist und Seele in Einklang mit den Naturgesetzen bringen»

den die deutsche Geschichtsforschung für die Zeit nach dem Zweiten Weltkrieg postuliert hat, gibt es – insbesondere für die Lebensreformbewegung in der Schweiz – so nicht.» Als Beispiel führt sie den FKK-Verein «Schweizer Lichtbund» auf, der noch heute (unter dem Namen «Organisation von Naturisten in der Schweiz») existiert – und dabei sogar «seinen Prinzipien aus der Gründungszeit in den 1920er-Jahren mehrheitlich treu geblieben ist», so Locher. Und auch wenn der Begriff «Lebensreform» zusehends in Vergessenheit geraten sei, so geniessen doch viele lebensreformerisch inspirierte Praktiken unter neuen Schlagworten wie «Achtsamkeit», «Naturverbundenheit», «Fitness» oder «Wellness» weiterhin grosse Beachtung.

«Das übergeordnete Ziel der Lebensreformbewegung ist das Streben nach Gesundheit», sagt Stefan Rindlisbacher. Die Lebensreformerinnen und Lebensreformer möchten Körper, Geist und Seele in Einklang mit den Naturgesetzen bringen und stellen deshalb ihre Ernährung um. Sie verzichten auf Fleisch und auf Genuss- und Reizmittel wie Kaffee, Alkohol oder Tabak. Gleichzeitig tüchtigen und stählen sie ihre Körper, indem sie schwimmen, tanzen, turnen oder wandern. Einige lassen es sich

nicht nehmen, ihre schlanken und gesunden Körper auch beim Skifahren in ihrer «natürlichen Nacktheit» erstrahlen zu lassen.

Kaltwasserbäder und Sonnenlichtkuren

Wer krank wird, soll durch naturheilkundliche Behandlungsmethoden wie Kaltwasserbäder, Sonnenlichtkuren, Bewegungstherapien und Vollwertkost wieder genesen. Die bekannteste Naturheilanstalt der Schweiz öffnet 1904 auf dem Zürichberg ihre Tore. Geführt wird das Sanatorium «Lebendige Kraft» vom Erfinder des Bircher-Müesli Max Bircher-Benner, der seine Privatklinik als «Lebensschule» und als «wirksames Instrument gegen die Degeneration» der Bevölkerung verstanden haben will.

Politisch lasse sich die Lebensreformbewegung nicht klar verorten, meint Eva Locher. Während einige Vertreterinnen und Vertreter der Bewegung genossenschaftlich organisierte Gartenstadtsiedlungen – wie etwa 1919 das Freidorf Muttenz – bauen oder in den 1970er Jahren alternative Aussteiger-Landkommunen in den Alpen unterstützen, hegen andere Sympathien für rassistisches Gedankengut. So erschienen im hauseigenen «Wendepunkt-Verlag» der Bircher-Benners etwa auch Beiträge von einflussreichen Nationalsozialisten, die in der lebensreformerischen Monatsschrift sogar noch nach 1945 eine publizistische Plattform für ihre eugenischen Forderungen fanden.

Birchermüesli im Himalaya

Zahlreiche Schweizer Lebensreformer begeben sich auf lange Reisen, wo sie fernab der europäischen Zivilisation auf naturnahe Lebens- und Gesellschaftsformen zu stossen hoffen. «Ihre Reisetagebücher verraten einen stereotypischen und romantisierenden Blick auf die kolonisierte Welt», sagt Rindlisbacher. Zur Illustration dieser verzerrten Sicht dient in der Ausstellung das Buch mit dem Titel «Hunsa. Das Volk, das keine Krankheit kennt». Ralph Bircher, einer der Söhne von Max Bircher-Benner, hat es zum Andenken an seinen 1939 verstorbenen Vater veröffentlicht. Daheim in der Schweiz führt Ralph Bircher die Bewohner eines abgelegenen pakistanischen Himalaya-Tals als lebenden Beweis für die

Richtigkeit der Ernährungslehre seines Vaters auf – ohne je dort gewesen zu sein. Tatsächlich aber ist die Kindersterblichkeit in dieser Region sehr hoch und aufgrund des Jodmangels sind auch oft Personen mit einem Kropf anzutreffen.

Dieses Buch und die vielen weiteren Objekte, sowie Audio- und Videostationen werden im Bernischen Historischen Museum selbstverständlich auf rezyklierbaren Holzgestellen – also durchaus lebensreformgetreu – präsentiert. Mit der Ausstellung

«Lebe besser!» ist es dem Team vom Departement für Zeitgeschichte gelungen, ambivalente Einblicke in die schillernde Bewegung zu geben, deren Ideen und Überzeugungen heute zusehends wieder an Bedeutung zu gewinnen scheinen, wenn Jugendliche an weltweiten Protestmärschen die Klimakrise ausrufen.

Ori Schipper ist freischaffender Wissenschaftsjournalist.



Lebe besser! Auf der Suche nach dem idealen Leben

Auf den Spuren der Reformerrinnen und Reformer zeigt die Ausstellung Errungenschaften und Schattenseiten der Lebensreformbewegung von damals bis heute.

Vom 13. Februar bis zum 5. Juli 2020 im Bernischen Historischen Museum

Eine Zusammenarbeit des Bernischen Historischen Museums und der Universität Freiburg.

► bhm.ch/de/ausstellungen/wechselausstellungen/lebe-besser/

Le secret des bactéries électriques

Les scientifiques rêvent d'utiliser les bactéries *Geobacter* comme batterie ou pour lutter contre les métaux polluants. Comment? En tirant parti du courant électrique qu'elles génèrent, un phénomène que viennent de décortiquer des chimistes de l'Université de Fribourg. Ces connaissances pourraient également être utiles dans un domaine complètement différent: la lutte contre les bactéries résistantes. **Daniel Saraga**

Elles riment avant tout avec maladie, mais les bactéries ont bien d'autres rôles à jouer. Elles vivent en symbiose avec nous, colonisant pacifiquement notre estomac et notre peau, fabriquent des médicaments, et pourraient bien trouver un nombre croissant d'utilisations technologiques.

Les microbes du genre *Geobacter* possèdent des propriétés électriques étonnantes qui les rendent particulièrement intéressants. «Ces organismes trouvés dans des sédiments produisent naturellement de l'électricité, explique Katharina Fromm, professeure de chimie à l'Université de Fribourg. Elles peuvent également neutraliser certaines substances polluantes. Nos derniers travaux éclairent les mécanismes fondamentaux à l'œuvre dans ces microbes, et

pourraient aider à optimiser leur utilisation comme bactérie ou moyen de lutte contre la pollution.»

Respirer sans oxygène

Au cœur de ce processus se trouve la respiration anaérobie – c'est-à-dire en absence d'air – effectuée par les *Geobacter*. Cette réaction chimique se base non pas sur l'oxygène comme dans la respiration usuelle, mais sur des ions métalliques, par exemple d'argent ou de chrome. Elle produit ainsi de l'énergie à partir de nutriments tout en disséminant des électrons. Ce sont ces derniers qui peuvent être accumulés dans une batterie ou lutter contre la pollution.

L'équipe fribourgeoise a étudié ces microbes en les plongeant dans des solutions

d'ions métalliques, et a relevé trois points centraux. D'abord, chaque bactérie émet environ un demi-million d'électrons par seconde, un nombre conséquent. Ensuite, ce flux ne dépend pas fortement de la source d'ions (des solutions de chlorure, de nitrate d'argent ou de chromate de sodium), ni de leur concentration. Finalement, les conditions idéales se trouvent à environ 50 degrés. «Nos résultats montrent que chercher de nouveaux types d'ions métalliques n'est pas forcément la piste la plus prometteuse pour augmenter la production de courant, explique Katharina Fromm, mais qu'il faut probablement poursuivre d'autres voies, comme optimiser les interfaces entre les bactéries et les ions.»



Ces résultats ont exigé un très grand nombre d'expériences et une préparation minutieuse, souligne la chimiste: «Démontrer un effet impliquant des organismes vivants exige de tout faire pour avoir les mêmes conditions. Et de répéter l'expérience des centaines et des centaines de fois. C'est ce qui nous a permis d'être les premiers à avoir quantifié de manière aussi précise le courant produit par les *Geobacter*, alors même que ses propriétés électriques sont connues depuis plus de trente ans.»

Les scientifiques de Fribourg ont pu détailler les mécanismes précis se déroulant dans les bactéries: mises en présence d'ions métalliques, elles se réveillent et enclenchent leur respiration. Celle-ci expulse en dehors de la cellule les électrons d'atomes de fer présents dans leur enveloppe. Les ions métalliques à l'extérieur captent les électrons émis, ce qui les agglomère en nanoparticules plus grosses qui finissent par précipiter sous forme solide. L'équipe a pu quantifier le flux d'électrons et le suivre

en temps réel en déterminant le nombre de nanoparticules produites, à l'aide de techniques spectroscopiques, c'est-à-dire d'analyse de l'absorption de lumière.

C'est grâce aux électrons qu'elles produisent que les bactéries pourraient lutter contre des métaux polluants dissous dans l'eau, comme des composés d'uranium ou certaines formes toxiques de chrome. Une fois devenus solides, ceux-ci sont bien plus facilement récupérables qu'en restant dissous, poursuit la chercheuse. Cette approche est d'ailleurs utilisée dans une installation pilote d'un hôpital de Madrid: elle récupère dans les eaux usées l'argent utilisé pour désinfecter les surfaces, et qui sinon s'attaquerait aux bactéries employées dans les stations d'épuration.

Bactéries pour enfants

Une batterie fonctionnant avec des bactéries *Geobacter* adopte la forme des piles à combustible fonctionnant à l'hydrogène: les bactéries sont cultivées en biofilm et

Des prothèses dopées à l'argent

Depuis 2005, l'équipe de Katharina Fromm explore les manières dont l'argent peut être employé comme antibiotique, notamment pour éviter l'apparition d'infections sur des prothèses orthopédiques. Elle développe un revêtement pour prothèses composé de nanoparticules d'argent. Les essais en laboratoire ont clairement montré son efficacité à prévenir les infections. Financés par l'agence fédérale Innosuisse, des tests chez des rongeurs sont prévus et montreront si l'approche tient ses promesses.

interagissent non pas avec des ions dissous dans l'eau, mais avec des électrodes métalliques. Ces dernières récoltent ainsi les électrons libérés par les bactéries durant leur métabolisme et produisent alors un courant électrique.

Le principe a déjà été démontré – on peut même acheter un kit pédagogique



© Getty Images

appelé Mudwatts pour tester chez soi l'électricité bactérienne. Mais «la densité énergétique est encore trop basse pour être concurrentielle, tempère Katharina Fromm. La capacité d'une pile AA nécessite un système occupant un volume de plusieurs litres. Et la nécessité de nourrir les microbes et d'évacuer ceux qui meurent reste un point difficile».

Optimiser de nouveaux antibiotiques

Ces travaux ont un troisième domaine d'application: la lutte contre les bactéries résistantes. «Mon équipe travaille depuis 15 ans à développer des revêtements antibiotiques à base d'argent, explique Katharina Fromm. Nos expériences nous permettent de mieux comprendre comment les microbes se défendent.»

Ils le font de deux manières. D'une part à l'aide d'une pompe qui expulse les ions d'argent hors de la cellule. De l'autre en enclenchant la respiration anaérobie qui transforme les ions argentés en

nanoparticules afin de les rendre inoffensifs. Les expériences fribourgeoises actuelles ont révélé comment les molécules d'argent agissent sur la respiration bactérienne: elles se lient sur des acides aminés précis composant les cytochromes, des composés renfermant le fer dans l'enveloppe de la bactérie. «Ces acides aminés représentent des nouvelles cibles thérapeutiques, poursuit la chercheuse. Si on arrive à les atteindre, on pourrait désarmer les défenses microbiennes.»

Les antibiotiques traditionnels agissent généralement sur une seule voie métabolique, en s'attaquant à une position précise d'une protéine bactérienne. Cela permet aux microbes de rapidement acquérir une résistance dès qu'une mutation modifie légèrement la protéine au bon endroit. L'argent, au contraire, poursuit de multiples angles d'attaque: il agit directement et indirectement sur l'ADN bactérien ainsi que sur la respiration et sur l'enveloppe bactérienne. Cela en fait un candidat très

intéressant dans la lutte contre les résistances aux antibiotiques. De quoi motiver peut-être les hôpitaux à investir encore plus d'argent dans l'argent.

Daniel Saraga est rédacteur indépendant.

Notre experte ► **Katharina M. Fromm** est née en Allemagne et a étudié la chimie à l'Université de Karlsruhe, où elle effectue aussi son doctorat, et à l'École des hautes études des industries chimiques de Strasbourg (EHICS, maintenant ECPM). Elle a ensuite réalisé des post-doctorats à l'Université de Tübingen et à l'Université Louis Pasteur à Strasbourg. Elle obtient son habilitation à l'Université de Genève. Après avoir été professeure boursière du Fonds national suisse à l'Université de Bâle, elle est nommée professeure à plein temps à l'Université de Fribourg (en 2006). katharina.fromm@unifr.ch

Fressmaschine vs. Superunkraut



Invasive Arten lassen sich ohne Gift bekämpfen. So vermag ein winziger Käfer mit einer Pflanze aufzuräumen, die europaweit jedes Jahr Schäden in der Höhe von 7,5 Milliarden Euro verursacht. Heinz Müller-Schärer, Professor für Evolution und Biologie, ist Initiator und Senior-Autor einer kürzlich erschienenen Studie zum Thema. **Christian Schmidt**

Heinz Müller-Schärer, das Beifussblättrige Traubenkraut – auch Ambrosia genannt – beschäftigt Sie schon lange.

Dabei hatte ich mir einst geschworen, dass ich mich nie auf diese Pflanze einlassen werde.

Weshalb?

Je mehr man Ambrosia bekämpft, desto heftiger wächst sie. Ein unmögliches Kraut! Der Bundesrat hat sie deshalb zu Recht in die Liste der «besonders gefährlichen» Pflanzen aufgenommen. In der Schweiz werden Rekruten eingesetzt, um das Traubenkraut auszureissen, etwa auf der Allmend in Thun. Aber von hundert ausgerissenen Beständen wachsen im nächsten Jahr über fünfzig wieder nach, dreissig kommen neu hinzu. Man kann Ambrosia auch Mähen oder mit Herbiziden bekämpfen, aber das hindert sie oft nicht, erneut auszuschlagen und Samen zu bilden. Es ist eine Sisyphusarbeit. Doch sie muss getan werden; das Gesetz verpflichtet dazu.

Invasive Arten verdrängen einheimische Arten und verursachen Schäden in der Landwirtschaft. Aber sie können auch die Gesundheit beeinträchtigen. Bei Ambrosia ist das ganz besonders der Fall.

Die Pflanzen sind einhäusig, haben also männliche und weibliche Blüten. Die windbestäubten männlichen Blüten produzieren eine riesige Anzahl von hoch allergenem Pollen. In der Schweiz reagieren etwa 20 Prozent der Allergikerinnen und Allergiker positiv auf Ambrosia, in der Gegend um Mailand bereits über 50 Prozent und in Ungarn sogar mehr als 80, da dort die Ambrosia-Bestände besonders hoch sind.

Die Konsequenzen?

Ambrosia provoziert juckende Augen und

lässt die Nase triefen. Zudem kann der Pollen Ekzeme und Asthma auslösen.

Ambrosia war ursprünglich bei uns nicht heimisch.

Dieses Superunkraut wurde im 19. Jahrhundert aus Nordamerika eingeführt, wohl mit verunreinigtem Saatgut. Seither verbreitet es sich in ganz Europa. In die Westschweiz fand es unter anderem durch Landmaschinen aus dem französischen Rhonetal. Ins Tessin gelangte es vorwiegend durch Sand- und Erdtransporte aus der Lombardei. In der Deutschschweiz war lange Vogelfutter aus Ungarn wichtigste Ursache; es enthielt Ambrosiasamen. Diese Quelle ist inzwischen versiegt, weshalb wir zumindest nördlich des Gotthards das Problem recht gut im Griff haben.

Heute zählt Ambrosia zu den Schwerpunkten Ihrer Tätigkeit. Weshalb widmen Sie sich der Pflanze nun doch?

2008 wurde ich nach Ungarn und Kroatien an internationale Konferenzen zum Thema Ambrosia eingeladen, weil die Pflanze in diesen Ländern ein riesiges Problem ist. Da wurde mir klar, welche Tragweite das Thema hat und dass wir uns darum kümmern müssen. Auch war mein persönliches Interesse geweckt. Ich hatte bereits meine Dissertation über die biologische Bekämpfung von Unkräutern geschrieben. Nun erkannte ich, dass auch bei Ambrosia die Möglichkeit besteht, die Pflanze ohne Gift zu bekämpfen.

Das heisst?

Ambrosia hat in ihrer Heimat Nordamerika viele natürliche Feinde, darunter verschiedene Insekten. Das interessierte mich. Also wählten wir sechs Arten, die sehr wirtsspezifisch sind, das heisst, die sich nur von Ambrosia ernähren.

Ihre Idee war es, diese natürlichen Feinde in die Schweiz zu holen.

Genau. Ich beantragte beim Bundesamt für Umwelt eine Bewilligung, um einige dieser Arten aus Nordamerika in unsere Quarantänestation importieren zu dürfen. Darunter befand sich ein vier Millimeter kleiner Käfer namens *Ophraella slobodkini*. Dieser Käfer – insbesondere seine Larven – sind eigentliche Fressmaschinen. Sie erzeugen bis zu fünf Generationen im Jahr und fügen der Pflanze so grosse Schäden zu, dass sie nur noch wenig oder gar keinen Pollen und folglich auch keine Samen mehr bilden kann. Das Bewilligungsverfahren für den Import bedeutete sehr, sehr viel Papierarbeit. Aber schliesslich erhielt ich das Okay.

Doch dann kam Ihnen der Zufall zu Hilfe.

Das war wirklich sehr speziell. Ich hatte die Reise in die USA bereits geplant, als eines Tages im Sommer 2013 das Telefon läutete. Eine Mitarbeiterin des Pflanzenschutzdienstes des Kantons Tessin hatte bemerkt, dass sich auf den dort vorkommenden Ambrosien viele kleine Käfer tummelten und sie vernichteten. Also fuhr ich hin. Zu meinem grossen Erstaunen sah ich, dass es sich um *Ophraella communa* handelte, einen Verwandten von *Ophraella slobodkini*! *Ophraella communa*, ursprünglich auch in Nordamerika zuhause, war jedoch nicht auf unserer Wunschliste. Der Käfer ist bekannt dafür, dass er sich – zumindest im Labor – auch auf Pflanzen entwickeln kann, die mit Ambrosia nah verwandt sind, etwa Sonnenblumen. In China allerdings, wohin der Käfer bereits anfangs des Jahrtausends über Japan, Korea und Taiwan gefunden hat, wird *Ophraella communa* inzwischen als ein äusserst effizienter Ambrosia-Zerstörer aktiv gezüchtet und freigesetzt.

Der Ambrosia-Blattkäfer war also ohne behördliche Bewilligung in die Schweiz eingewandert. Wie war ihm das gelungen?

Da wir am meisten Käfer in der Nähe des Flughafens Malpensa fanden, lag der Schluss nahe, dass die Tiere mit dem Flugzeug gekommen waren. Und zwar wahrscheinlich aus den USA, wie unsere genetischen Analysen zeigten. Ausgehend von Malpensa konnten wir eine Verbreitung in der Lombardei und – eben – bis in die Südschweiz nachweisen.

Eigentlich hatte Ihnen nun der Zufall geliefert, was Sie sich als mögliches Fernziel gesetzt hatten: die biologische Bekämpfung von Ambrosia. Waren Sie erfreut?

Ich war mir nicht sicher, ob die Entdeckung gut oder schlecht war. Wie gesagt, kann diese Käferart ihre Eier auch auf Sonnenblumen ablegen und sich darauf entwickeln. Das heisst: Sie kann Schäden anrichten.

Was bedeutete das für Sie?

Wir mussten einen Entscheid fällen, und zwar möglichst schnell. Ernährten sich die im Tessin gefundenen Käfer tatsächlich nicht nur von Ambrosia, dann mussten sie so schnell als möglich bekämpft werden. Wenn man früh einschreitet, kann das Problem unter Umständen noch gelöst werden. Dann halten sich auch die Kosten in Grenzen. Bleibt eine schnelle Reaktion aus, wird es teuer. Entsprechend informierten wir die Behörden und hofften auf Unterstützung. Aber da kam erstmals nichts.

Nichts?

Nein. Wir fragten das Bundesamt für Gesundheit an. Es sollte Interesse am Thema haben, da Ambrosia hoch allergen ist und Kosten für Arztkonsultationen und Medikamente hervorruft, doch es winkte ab. Das Bundesamt für Umwelt erklärte, man kümmere sich um die Themen Artenschutz und Biodiversität, nicht aber um die Gesundheit. Und das Bundesamt für Landwirtschaft kam zum Schluss, Ambrosia sei nur ein Thema, wenn sich Ernteeinbussen zeigen... Also handelten wir von uns aus und riefen eine «Task Force Ophraella» ins Leben. Die Fäden liefen bei Urs Schaffner zusammen, der in Delsberg

beim schweizerischen Ableger des Centre for Agricultural Bioscience International, CABI, das Ökosystem-Management leitet. CABI ist auf das Thema biologische Bekämpfung spezialisiert. Die Task Force begann einerseits zu klären, ob der eingewanderte Käfer die Ambrosia tatsächlich zu bekämpfen vermag, andererseits, ob die Art wirklich auch andere Pflanzen schädigt, und falls ja, in welchem Ausmass. Für diese Untersuchungen erhielten wir schliesslich doch noch finanzielle Unterstützung vom Bund.

Was testeten Sie, um das Risiko abschätzen zu können?

Zuerst schauten wir in unserer Quarantänestation, auf welchen Pflanzen der Käfer Eier ablegt. Dann führten wir die Versuche auch im Feld durch, sowohl im Tessin wie auch in Norditalien. Dabei beobachteten wir nicht nur eine Generation der Käfer, sondern zehn. Jede Generation dauert ein Monat. Um wirklich aussagekräftige Resultate zu erhalten, bauten wir nicht nur Sonnenblumen an, sondern auch nah verwandte Zierpflanzen sowie seltene und gefährdete Arten, die von *Ophraella communa* geschädigt werden könnten.

Und?

Wenn ein Weibchen sich verirrt, kann es tatsächlich sein, dass es seine Eier auf den Blättern einer Sonnenblume ablegt. Aber das ist selten. Und spätestens nach zehn Generationen Käfer sind alle Tiere tot – was bedeutet, dass *Ophraella communa* auf Sonnenblumen nicht über längere Zeit überleben kann. Zudem taucht der Käfer im Jahreszyklus nicht gleichzeitig auf wie die Sonnenblume; er kommt erst später, da die Sonnenblumen bereits Ende August geerntet werden. Und die Pflanze ist dann bereits viel zu gross, als dass die Larven ihr wirklich schaden könnten. Auch auf den bedrohten Pflanzenarten konnten wir nur sehr geringe Auswirkungen entdecken. Zusammengefasst: Die Schäden von *Ophraella* sind zwischen null und vernachlässigbar.

Sie können also entwarnen.

Grundsätzlich ja, und mit gutem Gewissen. Wir haben so intensiv und weitreichend getestet wie noch nie jemand. Als Folge

unserer Ergebnisse hat Frankreich entschieden, dass man *Ophraella* nicht bekämpfen werde, sollte der Käfer eines Tages über die Grenze kommen.

Sie und Ihre Kolleginnen und Kollegen haben auch wissenschaftliches Neuland betreten. Sie haben erstmals sämtliche Gesundheitsschäden quantifiziert, die Ambrosia verursacht.

Das war nur möglich, weil wir ein multidisziplinäres Team aus den Bereichen Allergologie, Aerobiologie, Landwirtschafts- und Gesundheitsökonomie, Populationsbiologie, Ökologie sowie Entomologie im Rahmen eines europaweiten Forschungsprojektes zusammengestellt hatten. Wie bereits erwähnt, sind Ambrosiapollen hoch allergen. Entsprechend hoch sind die Kosten für Therapie und Medikamente, auch fallen die Arbeitsausfälle ins Gewicht. Wir haben in noch nie dagewesener Präzision diese Kosten berechnet. Dazu sammelten wir bei Messstationen die Pollenkonzentrationen von Ambrosia, recherchierten die Ausgaben für Arztbesuche und Antihistaminika wie auch die Länge des Arbeitsausfalls, den die Allergieschübe erzwingen. Das war eine enorme Aufgabe und gleichzeitig enorm aufschlussreich. Schliesslich kamen wir zum Schluss, dass in ganz Europa 12,5 Millionen Menschen allergisch auf Ambrosia reagieren und als Folge totale Gesundheitskosten in der Höhe von 7,5 Milliarden Euro provozieren – pro Jahr.

Das ist enorm.

In der Tat. Dabei haben wir konservativ gerechnet.

Der Blattkäfer hat das Potential, diese Kosten zu senken.

Ja, und das tut er bereits. Bei einer Messstation in der Nähe von Milano etwa ist die Belastung der Luft mit Ambrosiapollen seit dem erstmaligen Auftreten des Käfers im Jahr 2013 um 82 Prozent zurückgegangen. Entsprechend sind auch die Folgekosten gesunken. Unsere Berechnungen zeigen, dass bezogen auf das aktuell mögliche Verbreitungsgebiet des Käfers mehr als zwei Millionen Menschen von den Folgen des Ambrosiapollens befreit werden können,



© STENUTZ.COM

Heinz Müller-Schärer ist Professor für Ökologie & Evolution. Sein langjähriges Forschungsinteresse gilt den Interaktionen zwischen Pflanzen und Insekten sowie auch zwischen Pflanzen und Pathogenen. Insbesondere interessiert er sich für invasive Arten, deren Populationsgenetik und -dynamik, ihre biologische Kontrolle sowie die ökosystemischen und sozio-ökonomischen Auswirkungen. Heinz Müller-Schärer initiiert, leitet und beteiligt sich an nationalen, europäischen und internationalen Forschungsprogrammen im Bereich der Invasionswissenschaften. Im Jahr 2013 startete er ein europäisches Forschungsprogramm zur nachhaltigen Bekämpfung der Ambrosia in Europa (COST-SMARTER), an dem mehr als 250 Forschende aus 32 Ländern beteiligt sind.

heinz.mueller@unifr.ch

was zu Einsparungen in der Höhe von 1,1 Milliarden Euro pro Jahr führt.

Wie geht es nun weiter? Wird sich der Käfer eines Tages gezielt gegen Ambrosia einsetzen lassen? In der Schweiz, in ganz Europa?

Aktuell verbreitet sich der Käfer in Norditalien, in der Südschweiz, an einigen Stellen in Kroatien und Slowenien, wo ein ähnliches Klima herrscht. Den Gotthard hat Ophraella noch nicht überwunden.

Wird es soweit kommen?

Das wissen wir noch nicht. Aktuell gibt es direkt nördlich der Alpen keine Ambrosien, also auch kein Futter für Ophraella. Das kann sich aber ändern. Finanziert vom Nationalfonds, simulieren wir in Norditalien die zu erwartenden klimatischen Veränderungen und schauen, wie Ophraella und Ambrosia darauf reagieren. Aufgrund der prognostizierten höheren Temperaturen lässt sich voraussagen, dass sowohl Ambrosia

wie auch der Blattkäfer sich weiter Richtung Norden ausbreiten werden. Findet der Käfer seinen Weg über die Alpen, können auch entsprechend mehr Menschen von ihren Allergien befreit werden.

Falls der Käfer den Gotthard nicht überwindet: Wollen Sie ihn dann aktiv freilassen?

Ganz klar – sofern wir die Bewilligung erhalten. Eine fremde Art gezielt auszusetzen, ist immer mit Gefahren verbunden. Deshalb bedarf eine Freisetzung einer europaweit koordinierten Risikoabschätzung, eines positiven Entscheids mehrerer Bundesämter und eidgenössischer Kommissionen sowie, vorausgehend, einer Vernehmlassung durch die Kantone.

Im Fall von Ophraella ist das Risiko Ihrer Meinung nach tragbar.

Soweit wir es zurzeit abschätzen können, ist es tragbar und folglich akzeptabel. Der Nutzen der Tiere ist viel grösser als ihr Schadenpotential. Erhalten wir die Bewilligung, wird erstmals in Mitteleuropa ein biologischer Kontrollorganismus aktiv freigelassen.

Insgesamt eine erfreuliche Geschichte?

Ja, sehr. Und auch beispielhaft. Weshalb sich nun einiges ändern könnte. Obwohl die Zahl invasiver Arten seit Jahrzehnten unvermindert zunimmt, wurden die Folgekosten für die menschliche Gesundheit bislang kaum untersucht, und wenn sie untersucht wurden, dann hat man sie unterschätzt. Eine genaue Berechnung ist aber unerlässlich, damit die entsprechenden Mittel für die Bekämpfung zur Verfügung gestellt werden. Ich hoffe, dass die biologische Bekämpfung invasiver Pflanzen aufgrund unserer Untersuchungen nun ein Thema wird. Denn in Europa ist das Verständnis dafür noch kaum vorhanden – weder in der Politik, der Wirtschaft noch in der Wissenschaft.

Christian Schmidt ist freischaffender Journalist, Texter und Buchautor.

Kinder schlafen anders



Im Tiefschlaf zeigt das Gehirn spezifische Aktivitätsmuster, die sich in langsamen Wellen ausbreiten. Freiburger Schlafforschende konnten nun zeigen, dass diese Wellen bei Kindern ganz woanders im Gehirn entstehen als bei Erwachsenen. Das eröffnet neue Ansätze zur Analyse von Schlaf bei Kleinkindern, könnte aber auch ganz grundsätzliche Einblicke in die Funktion des Tiefschlafs und die Entwicklung des Gehirns erlauben. **Roland Fischer**

Kinder schlafen mehr, das ist bekannt. In den Schlaflabors zeigt sich aber auch immer deutlicher: Kinder schlafen anders. Erwachsenwerden: das bedeutet nicht nur einen charakterlichen und körperlichen Reifungsprozess – mehr Verantwortung und weniger Gamen, mehr Bart und weniger Blödsinn. Erwachsen werden wir buchstäblich auch im Schlaf. Aktuelle Forschungsergebnisse aus dem neuen Baby Sleep Laboratory am Psychologischen Departement der Uni Freiburg lassen tief in die Gehirne von schlafenden Kindern blicken. Dank sensibler Sensorik und aufwendiger Datenanalyse erlauben EEG-Messungen immer feiner aufgelöste Einblicke ins Gehirn, obwohl nur die elektrische Aktivität an der Oberfläche erfasst wird. Um genauer zu ergründen, was sich unter der Schädeldecke so alles tut während wir schlafen, wurde eine internationale Zusammenarbeit lanciert mit der Université Laval (Canada), der University of Colorado Boulder (USA) und dem Universitätsspital Zürich. Die Schlafforschenden verkabelten die Köpfe von Kindern in verschiedenem Alter mit zahlreichen EEG-Elektroden; schlafen durften die Kinder aber zuhause im eigenen Bett. Auf diese Weise können Schlafforschende heute nicht nur das Schlafverhalten beobachten – Bewegungsaktivität, Atmung, Augenbewegungen –, sondern auch, was das Gehirn tut, während der Mensch schläft. Salome Kurth, Leiterin des 2019 lancierten Baby Sleep Laboratory, nennt es den «Goldstandard der Schlafforschung».

Die detaillierten Daten zeigten vor allem im Tiefschlaf Erstaunliches. Diese Schlafphase ist geprägt von einem spezifischen

Aktivitätsmuster im Hirn, das sonst im Wachzustand nicht zu beobachten ist: langsam alternierende Muster von neuronaler Ruhe und Aktivität, die in Wellen durch das ganze Gehirn laufen.

Was passiert mit uns in der Nacht? Was treibt das Gehirn, während wir in weiche Bewusstlosigkeit versinken?

Diese sogenannte Slow Oscillation (SO) mit einer etwa sekundlichen Frequenz ist für die Forschenden von besonderem Interesse, einerseits, weil sie als wichtiges Werkzeug dient, um zu bestimmen, wie tief jemand schläft. Denn je tiefer der Schlaf, desto intensiver werden diese Wellen. Salome Kurth betont die wichtige Rolle des Tiefschlafs: «Wir denken Schlaf sei vor allem Erholung für das Gehirn, aber es ist viel mehr als das.» Aber was genau?

Simple Antworten darf man da von Kurth nicht erwarten. Im Gespräch mit ihr merkt man rasch, dass der Schlaf sich seine Geheimnisse trotz zeitgemässer Diagnostik und Grundlagenforschung nicht so leicht entreissen lässt – und dass man sich als Forscherin vom «Mysterium Schlaf», wie sie es selber nennt, durchaus inspirieren lassen kann. Was passiert mit uns in der Nacht? Was treibt das Gehirn, während wir in weiche Bewusstlosigkeit versinken?

Die genauere Untersuchung der SO zeigt: Es ist in dauernder Bewegung. Es schaukelt, könnte man sagen. Es schwingt, ruhig und sanft.

Welche Welle reitet dein Hirn?

Was Salomé Kurth und ihre Kollegen herausgefunden haben, passt jedenfalls wunderbar zur These, dass das Gehirn sich im Tiefschlaf nicht einfach eine wohlverdiente Pause gönnt, sondern im Gegenteil intensiv arbeitet, zumindest lokal. Als das Forschungsteam die SO-Wellen bis zu ihrem Ursprung verfolgten, zeigten sich nämlich klare Unterschiede bei den Kindern im Vergleich zu Erwachsenengehirnen. Bei Letzteren erscheinen die langsamen Wellen zuerst im Stirnbereich, um sich danach zu den weiter hinten liegenden Hirnregionen auszubreiten. Demgegenüber entstehen die langsamen Wellen bei Kindern im Schulalter vor allem in den hinteren Hirnregionen. Mit dem Älterwerden wandern die «Epizentren» der Wellen allmählich nach vorn. Erst wenn die Kinder die Adoleszenz erreichen, starten auch bei ihnen die langsamen Wellen vom frontalen Hirnbereich aus. Und eben deshalb ist die Beobachtung der sich verändernden SO-Aktivität für die Forschenden so aufregend, «weil die Untersuchung der SO-Veränderungen uns einen Zugang zur Hirndynamik gibt.» Konkreter: Wo sie generiert werden, hängt vermutlich mit den jeweils vorherrschenden Lernprozessen im Wachzustand zusammen, und die verändern sich eben auch mit dem Alter. Es ist eine einleuchtende These: In den SO-Mustern zeigt sich, womit das Gehirn

im Wachzustand gerade beschäftigt ist und damit auch, wo es im Schlaf «weiter-schwingt». Bei Kindern sind es eher der motorische oder der sensorische Kortex, die in der Nacht zu tun haben. Je erwachsener wir werden, desto aktiver wird der frontale Kortex, der für Problemlösung und Gedächtnis zuständig ist.

Wird da trainiert, während wir selig schlafen?

Wird da also weitertrainiert, während wir selig schlafen? Kurth sagt, abschliessend sei das noch nicht geklärt. Sie stelle es sich zuweilen eher als Aufräumen vor, als Löschen von Unnötigem. Tagsüber wird so einiges angehäuft im Hirn, Sinneseindrücke, Ideen, Erlebnisse, Informationen – in einem Tempo, dass zum Schluss eine gehörige Unordnung herrscht. Dann kommt die Nacht und es wird sortiert, abgelegt, Zusammenhänge setzen sich. Es gibt eine Reihe von Studien, die aufzeigen, dass ein bleibender Lernerfolg viel mit einem guten Schlaf in der folgenden Nacht zu tun hat. Wenn aber das Aufräumen wichtiger ist, würde Kurth sogar eher empfehlen, bereits vor dem Lernen gründlich auszuschlafen. Dann sei das Gehirn im besten Zustand, um das Gelernte aufnehmen zu können.

Unterschätzter Tiefschlaf?

Viel mehr interessiert Kurth aber die Frage, wie die Tiefschlafaktivität mit der Entwicklung des Gehirns zusammenhängt. Man weiss: Bei Mäusen und Fliegen kann man die Hirnentwicklung empfindlich stören, wenn man ihnen im jungen Alter den Schlaf raubt. Sie ist überzeugt: «Das hat ganz direkt miteinander zu tun: die Dynamik des Schlafs und die Dynamik der Plastizität.» Das Gehirn nicht als fest verdrahteter Computer, sondern als plastisches, sich immer wieder den Umständen anpassendes Organ: Auch dazu gibt es einen wachsenden Korpus an Forschungsergebnissen. Die Zusammenhänge zum

Tiefschlaf und der SO haben Kurth und ihre internationalen Forschungskollegen unlängst in einem Übersichtsartikel im Fachjournal «Current Opinion in Physiology» zusammengetragen.

Im neuen Baby Sleep Laboratory, das durch den Schweizerischen Nationalfonds mit einem Eccellenza Grant gefördert wird, wollen die Freiburger Forschenden den SO nun weiter nachspüren. Vor allem wollen sie genauer untersuchen, welche Rolle die langsamen Wellen in der Hirnentwicklung spielen. Könnte es sein, dass sich hinter den auffälligen Signalen etwas viel Fundamentaleres verbirgt? Kurth hält es für möglich, dass die Aktivitätsmuster nicht bloss passive Spuren von Hirnprozessen sind, sondern dass sie eine aktive Rolle bei der Hirnentwicklung spielen. Werden die Gehirnzellen von den Wellen gewissermassen massiert, werden durch sie erst Veränderungen im Gehirn angeregt, vielleicht sogar gesteuert? «Möglicherweise unterstützen die langsamen Wellen Gedächtnisprozesse und helfen uns «dynamisch» zu bleiben, um uns an Veränderungen in unserer Umwelt anzupassen,» sagt die junge Schlafforscherin.

Werden die Gehirnzellen von den Wellen gewissermassen massiert, werden durch sie erst Veränderungen im Gehirn angeregt, vielleicht sogar gesteuert?

Im Baby Sleep Laboratory will sie helfen, diesbezügliche Wissenslücken zu schliessen, gerade in den frühen Lebensphasen des Menschen.

Zurück zum Start

Aber die Fragen sind im Grunde viel grösser: Die Schlafforschung verstehe ja noch nicht einmal genau, was denn einen

gesunden und was einen ungesunden Schlaf ausmache. In Freiburg wird man sich auf das erste Lebensjahr konzentrieren, um unter anderem herauszufinden, wie sich Kinder entwickeln, deren Schlaf spezielle Muster zeigt. Kann sich zum Beispiel zu wenig Schlaf negativ auf die späteren schulischen Leistungen auswirken? Sobald man das besser versteht, kann man solchen Kindern und ihren Eltern auch besser helfen. Aber dann drückt bei Kurth gleich wieder die Grundlagenforscherin durch, die vor allem weiss, wie viel wir noch nicht wissen: Zum Beispiel, weshalb Babies noch gar keinen ausgeprägten Tiefschlaf kennen und stattdessen viel mehr Zeit im REM-Schlaf verbringen. Oder wie die Schlafdynamik mit dem Immunsystem zusammenhängt. Oder welche Rolle das Mikrobiom in diesem Gefüge von Hirnentwicklung und Schlaf spielt. Fragen über Fragen.

Roland Fischer ist freier Wissenschaftsjournalist und Organisator von Wissenschaftsevents in Bern.

Unsere Expertin ► **Salome Kurth** hat einen Hintergrund in Biologie, seit einigen Jahren spürt sie Netzwerken in kleineren Dimensionen nach: denen in unserem Gehirn. Ihr Forschungsgegenstand ist der Schlaf, sie will verstehen, wie in unseren Köpfen biologische, psychologische, soziale und sogar bakterielle Welten aufeinandertreffen, um medizinische Realitäten zu schaffen. 2019 profitierte sie vom neuen Instrument Eccellenza des SNF, das hervorragende Wissenschaftlerinnen und Wissenschaftler auf dem Weg zur unbefristeten Professur unterstützt. Dank der Förderung kann sie an der Uni Freiburg nun fokussiert die Reifung des Hirns und die Entwicklung von Schlaf-Wach-Rhythmen im Verlauf der ersten Lebensmonate untersuchen.
salome.kurth@unifr.ch

«Pour préserver la qualité de notre eau, il faut la boire!»



Croissance démographique, changement climatique, pesticides: notre planète a mal à son eau, dont l'exploitation va jusqu'à provoquer des guerres. La Suisse n'échappe ni aux incertitudes, ni aux tensions. Le point avec les experts Bernard Dafflon et Luc Braillard. **Patricia Michaud**

Les avis divergent: l'eau est-elle un bien privé ou un bien commun?

Bernard Dafflon: Parce qu'elle est indispensable, fondamentalement un bien commun. Mais cela ne veut pas dire qu'elle est gratuite: de la source au robinet, des installations coûteuses doivent être mises en place. On évolue donc d'un bien collectif vers un bien marchand. Et c'est là que se situe le dilemme «public-privé». En février 2019, par exemple, les Zurichois ont dû voter sur la question d'une privatisation partielle de la distribution d'eau potable. Ils l'ont refusée.

Luc Braillard: A Fribourg, les sources, résurgences et captages de plus de 200 litres/minute sont considérés comme un bien

public. Par contre, la distribution d'eau potable est financée par des taxes et redevances d'utilisation. Néanmoins les services industriels peuvent être des sociétés anonymes – mais alors exclusivement en mains publiques.

Bernard Dafflon: C'est paradoxal; l'eau est publique, toutefois le pouvoir politique doit décider le financement de la distribution de l'eau potable, tandis que le support juridique peut être une société anonyme.

Ce paradoxe-t-il est problématique?

Bernard Dafflon: Oui. Quel est l'intérêt d'une privatisation? Les autorités vous diront: cela permet d'éviter toutes sortes de

discussions chronophages sur la gestion de l'eau au niveau d'un parlement local. Mais si vous privatisez, vous faites entrer des actionnaires sur la scène. Et pour quel bénéfice investir dans l'eau potable? Sauf par astuces comptables, un bénéfice direct est impossible selon la règle de la couverture des coûts. C'est donc que l'actionnaire entrevoit un bénéfice indirect, par exemple dans le cas d'une entreprise de génie civil qui, par la suite, pourrait prendre en charge l'aménagement des infrastructures.

Luc Braillard: En 2016, les Services industriels de la Ville de Fribourg se sont transformés en SA; mais dans la loi, on les empêche de faire un bénéfice. Donc on introduit une

logique de marché tout en interdisant de faire du profit. Je pense que cela peut mener à des dérives. On risque de raboter sur les infrastructures – donc sur le réseau – et sur les zones de protection pour avoir un gain immédiat. Idem pour le réseau ferroviaire ou électrique: si vous le privatisez, c'est la catastrophe!

Bernard Dafflon: Quelques exemples célèbres confirment ce triste résultat. En 1989, en Angleterre, l'eau potable a été privatisée. Pour distribuer des bénéfices, les infrastructures ont été négligées. Quelques années plus tard, l'incendie d'un grand magasin n'a pas pu être rapidement éteint, car les infrastructures n'avaient pas été entretenues et n'ont pas résisté... avec comme dégâts collatéraux l'inondation du quartier.

En Suisse, on a l'impression qu'on a une eau abondante et de qualité. Info ou intox?

Bernard Dafflon: En ce qui concerne la quantité: dans les zones alpines et les Préalpes, il y a probablement encore assez d'eau pour des dizaines d'années. Sur le Plateau par contre, on commence à avoir des problèmes au niveau des nappes phréatiques, aussi bien en quantité qu'en qualité. Et dans le Jura, la nature du terrain empêche d'avoir des nappes phréatiques constantes et de qualité. Bref, la Suisse «château d'eau» sera bientôt un mythe!

Luc Braillard: Je suis en partie d'accord. Tant au niveau de la qualité que de la quantité, la situation n'est pas critique, mais elle est préoccupante. Sur le Moyen Pays on a de grands aquifères constitués de gravier qui peuvent stocker l'eau souterraine; mais on y introduit des polluants, notamment des produits phytosanitaires. Là, on a un souci! Une première autre préoccupation réside dans l'urbanisation et la densification du réseau routier qui conduisent à une imperméabilisation du substrat donc à moins d'eau qui s'infiltré dans les nappes. Par ailleurs, en raison de leur proximité par rapport au bâti qui s'accroît, certains captages deviennent non conformes aux lois édictées, ce qui devrait en principe conduire à leur abandon.

Y a-t-il quand même une prise de conscience de la population?

Luc Braillard: J'ai l'impression que oui. Deux initiatives populaires ont du reste été déposées: «Pour une eau potable propre et une alimentation saine» et «Pour une Suisse libre de pesticides de synthèse». C'est plutôt un bon signe, même si ces textes vont peut-être trop loin pour rallier une majorité.



© STEMUTZ.COM

Bernard Dafflon est professeur émérite d'économie à l'Unifr. Dans le cadre de son enseignement en finances publiques, il a abordé les questions environnementales et celles de la gestion de l'eau au niveau du master. Il leur a également consacré plusieurs articles scientifiques. En pratique, il s'est préoccupé de la mise en œuvre de ces thèmes à la demande de cantons et de communes.
bernard.dafflon@unifr.ch

Luc Braillard, vous dites que ces initiatives populaires vont un peu loin. Quelle est donc la meilleure façon d'agir?

Luc Braillard: A mon avis, la meilleure manière de préserver notre eau, c'est de la boire! Car dans la foulée, on se préoccupe davantage de sa qualité. Comme déjà indiqué: on fait face à une situation préoccupante, mais l'eau est encore de qualité. Il faut inciter les gens à continuer à consommer de l'eau potable, voire à commencer à en consommer. Car si tout le monde se rue sur les packs d'eau proposés en grande surface – une solution qui de toute manière ne serait pas durable –, on prend le risque de délaisser le réseau d'eau potable.

Quels sont les autres moyens de faire en sorte que notre eau conserve sa qualité?

Luc Braillard: Il faut réagir maintenant, pas dans trente ans! En effet, il existe des centaines de produits phytosanitaires dont les impacts sur la santé humaine sont encore mal connus, sans parler de leur métabolites (produits de dégradation), parfois plus toxiques que la molécule mère. Autre problème: certaines molécules, qui ne sont indépendamment pas dangereuses, le deviennent lorsqu'elles sont combinées («effet cocktail»). On joue vraiment avec le feu. A mon avis, la recherche indépendante et les services publics doivent avoir davantage de moyens pour détecter ces substances et prendre des mesures. Heureusement on constate déjà des avancées. Le chlorothalonil est, par exemple, interdit depuis janvier 2020 en Suisse.

Encore faut-il que les utilisateurs de ces substances nocives respectent les interdictions. Faudrait-il augmenter les contrôles?

Luc Braillard: Je pense que le problème se situe ailleurs. On ne doit pas accabler nos paysans!

Bernard Dafflon: En effet, si vous dites aux paysans «vous n'avez plus le droit d'utiliser tel et tel produit», cela renchérit leur production. Parallèlement, vous concluez des accords commerciaux avec le Mercosur, etc., qui ouvrent la porte à des produits moins chers sur les étals. Il y a un paradoxe! Il faut sensibiliser la population à cette thématique. Inciter les gens, comme nous l'avons déjà mentionné, non seulement à boire l'eau du robinet, mais aussi à manger des carottes bio de proximité! C'est toute une chaîne.

Vous le redites: la solution principale passe par le robinet. Il faut inciter les gens à boire cette eau.

Luc Braillard: Absolument. Et les enjeux sont énormes. Une des raisons pour lesquelles la Suisse est un pays en paix, c'est que nous avons cette ressource en suffisance.

Bernard Dafflon: Pour le moment...

Nous avons beaucoup évoqué la Suisse. Or, l'eau ne s'arrête pas à nos frontières. Comment gère-t-on la question à l'échelle internationale?

Bernard Dafflon: A l'échelle internationale, les principes et concepts de gestion de l'eau varient énormément. Comme l'eau a de multiples usages, les situations s'enveniment parfois et peuvent mener jusqu'à la guerre.

Des exemples?

Bernard Dafflon: L'exemple classique, c'est Israël qui s'empare du Golan. Non seulement stratégiquement parce que c'est un sommet qui domine la région, mais aussi parce que c'est une zone vitale en eau. Ensuite survient une différenciation de la distribution d'eau entre Israéliens et Palestiniens, ces derniers étant sévèrement rationnés. Citons aussi le problème de la Mésopotamie et de l'Euphrate entre la Syrie et la Turquie, avec une utilisation de l'eau pour d'immenses champs de coton, ce qui diminue la disponibilité pour les régions en aval. Citons aussi la discorde entre l'Éthiopie et l'Égypte au sujet du grand barrage sur le Nil Bleu: plus de kilowatts-heure pour les uns au nom du développement économique, moins d'eau d'irrigation pour les terres agricoles en aval. Bref, cela n'arrête pas...

En Suisse aussi?

Bernard Dafflon: Bien sûr! Mais dans ce cas, on peut dire qu'il s'agit de disputes de riches: conflits autour de l'accès aux rives des lacs pour les promeneurs, controverses au sujet des débits résiduels des barrages ou tensions entre Valaisans et Bernois pour savoir à qui les droits hydrauliques du Sannetsch devaient appartenir. Bref, nous ne sommes pas différents des autres. C'est l'amplitude des problèmes qui diffère. Et en bons adeptes du compromis, nous arrivons généralement à nous mettre autour d'une table et à discuter. Mais plus l'eau est rare, plus les tensions sont grandes, parce l'eau accaparée pour un usage prive d'autres utilisateurs pour d'autres utilisations.

Et justement, l'eau devient plus rare à l'échelle mondiale; fonçons-nous donc dans le mur, ou y a-t-il des solutions?

Luc Braillard: Sans vouloir être fataliste, je dirais qu'il est difficile de trouver la solution miracle, puisque la ressource est limitée.

Bernard Dafflon: Ce qu'on peut éviter, c'est



© STEINUTZ.COM

*Luc Braillard est maître-assistant au Département de géosciences de l'Université de Fribourg, où il a reçu une formation de géologie, avant d'y enseigner la géomorphologie et la cartographie. Né à Fribourg, il boit de l'eau du robinet depuis 50 ans et compte bien continuer à le faire pendant quelques décennies encore.
luc.braillard@unifr.ch*

la construction d'immenses barrages pour des raisons purement économiques, telles que l'irrigation de gigantesques champs de coton, par exemple. L'eau étant vitale, il faut fixer des priorités. Cela vaut pour nous aussi, lorsque des entreprises suisses participent parfois à la construction de telles infrastructures; et, par ricochet, au consommateur d'eau que nous sommes. Chaque geste individuel compte: si nous buvons l'eau du robinet plutôt que d'acheter de l'eau en bouteille, cela nous obligera peut-être, ainsi que les producteurs, à réfléchir à la question. Un pas après l'autre, une goutte après l'autre.

Le changement climatique est sur toutes les lèvres et dans la rue. Qu'en est-il de son impact sur l'eau?

Luc Braillard: Concernant la Suisse, les modèles climatiques nous disent que la quantité totale de précipitations ne devrait pas varier beaucoup. Par contre, il y aura des épisodes de précipitations beaucoup plus intenses. Et ça, c'est très mauvais pour la recharge des nappes phréatiques, car cela conduira à davantage de ruissellement de surface. L'autre problème, ce sont les épisodes de sécheresse

plus longs, qui conduisent en automne à des niveaux de nappes très bas. Fin 2018, après la longue période de sécheresse, les nappes ne s'étaient pas encore reconstituées. L'impact du changement climatique est donc déjà visible. Actuellement, on a encore assez d'eau. Mais il n'est pas exclu que dans 5 à 10 ans, il faille introduire des mesures d'économie.

Bernard Dafflon: En fait, c'est maintenant qu'il faut réfléchir à ces mesures!

Quel genre de mesures peut-on prendre pour économiser l'eau?

Luc Braillard: Je ne pense pas que l'économie d'eau à l'échelle locale soit primordiale; en Suisse, nos eaux usées partent dans les STEP, qui lui redonnent une qualité acceptable, y compris pour les micropolluants dans un futur proche. Ce qui est urgent aujourd'hui, c'est d'agir à toutes les échelles pour limiter la production de CO² et stopper le changement climatique.

Bernard Dafflon: Et, par ricochet, limiter les énormes déplacements de population en raison de la désertification qui menace les approvisionnements locaux en eau potable. Pour boucler la boucle et revenir à ce que je disais en début d'entretien: l'eau comme bien commun, c'est au secteur public de la gérer dans toute son amplitude. C'est-à-dire dans l'immédiat – accès à l'eau potable – et de façon plus large pour éviter les problèmes environnementaux que nous venons d'évoquer. Si on abandonne cela au secteur privé, il ne regardera que son profit immédiat.

Pour résumer: éviter à tout prix la privatisation de la distribution d'eau?

Luc Braillard: Oui et je souhaiterais rappeler parallèlement que tout ce qui peut reconnecter l'homme avec son environnement sera favorable, puisque nous comprendrons d'où viennent nos ressources en nous interrogeant sur leur qualité, etc. La mobilisation des jeunes – aussi remuants soient-ils – est une belle et nécessaire évolution dans ce sens.

Bernard Dafflon: Buvez de l'eau du robinet et mangez des carottes bio! Vous verrez le changement demain.

Patricia Michaud est journaliste indépendante.

People & News

Die Universität Freiburg freut sich, folgende Professor_innen willkommen heissen zu dürfen: **Daniel Betticher** ist seit dem 1. Januar 2020 an der Mathematisch-Naturwissenschaftlichen und Medizinischen Fakultät als Professor für spezialisierte innere Medizin tätig. Ebenfalls zur Abteilung Medizin gestossen ist **Harriet Thöny**, Professorin für Radiologie am Departement für medizinische und chirurgische Fachgebiete. Auch sie hat die Stelle per Anfang Jahr angetreten. **Isabelle Chabloz Waidacher** wird per 1. August 2020 die Stelle als Professorin für Internationales Recht und Handelsrecht an der Rechtswissenschaftlichen Fakultät antreten. **Gudrun Nassauer** wurde als Professorin für Biblische Studien, Exegese und Theologie des Neuen Testaments an die Theologische Fakultät berufen. Sie tritt die Stelle am 1. August 2020 an. **Jean-Louis Berger** wird, ebenfalls per Anfang August, seine Tätigkeit als Professor für Erziehungs- und Bildungswissenschaften an der Philosophischen Fakultät beginnen. **Joëlle Vuille**, SNF-Förderprofessorin für Strafrecht an der Rechtswissenschaftlichen Fakultät, wird per August zur ordentlichen Professorin ernannt. Im Rahmen von SNF-Förderprofessuren begrüsst die Unifr **Horst Machguth**, Prof. für Geographie am Departement für Geowissenschaften und **Daniele Silvestro**, Professor für Biologie, am Departement für Biologie.

Astrid Epiney, Rektorin der Universität Freiburg, ist seit dem 1. Februar 2020 Präsidentin der Kammer universitäre Hochschulen. Diese vertritt die Interessen der Universitäten und ETHs innerhalb von swissuniversities, der Rektorenkonferenz aller schweizerischen Hochschulen. Der Verein swissuniversities ist die gemeinsame Stimme der Schweizer Hochschulen und fördert die Zusammenarbeit und Koordination zwischen den Hochschulen und den verschiedenen Hochschultypen. Ihr gehören die drei Kammern an – universitäre Hochschulen, Fachhochschulen und Pädagogische

Hochschulen – die aus den ehemaligen Rektorenkonferenzen hervorgingen.

Neuer Master in Umweltwissenschaften und Umweltgeisteswissenschaften: Die Universität Freiburg bietet auf das Herbstsemester 2020 einen neuen Masterstudiengang mit einem besonderen Fokus auf ethische Fragestellungen und Methoden an. Der Masterstudiengang Environmental Sciences and Humanities bildet eine neue Generation von Umweltwissenschaftler_innen aus. Zur Lösung von Governance-Herausforderungen in den Bereichen Umwelt, Nachhaltigkeit und Klimawandel verfügen diese über eine besondere Kompetenz in den Umweltgeisteswissenschaften und der Umweltethik. Die einzigartigen Kompetenzen, die dieser Masterstudiengang vermittelt, sind integrative und umfassende Kenntnisse, wie Umweltkonflikte analysiert und ethisch fundierte Lösungen für Umweltherausforderungen ermittelt werden können. Die Studierenden erwerben Schlüsselkompetenzen in allen Bereichen der Umweltwissenschaften, von der Biologie, den Geowissenschaften über die Umweltökonomie und das Umweltrecht bis hin zu einem Schwerpunkt in den Umweltgeisteswissenschaften mit einem besonderen Fokus auf die ethische Entscheidungsfindung in der Umweltpraxis.

Die Universität Freiburg bekennt sich als erste Universität der Suisse romande zu einem vielfältigen, inklusiven und transfreundlichen Umgang am Arbeitsplatz. Per Rektoratsentscheid unterstützt sie **«trans welcome»**, ein Projekt von Transgender Network Switzerland, das vom Eidgenössischen Büro für die Gleichstellung von Frau und Mann mit Finanzhilfen nach dem Gleichstellungsgesetz getragen wird. transwelcome.ch

Save the date für **Explora 2020**. Am 26. September 2020 öffnet die Universität Freiburg Tür und Tor. Die dritte Ausgabe

zeichnet sich durch ihr abwechslungsreiches und zielgerichtetes Programm voller Überraschungen aus: Wissenschaften im Spiel, im Gespräch und über Fragen erklärt – aber auch Sport, Musik und ein festlicher Rahmen. Explora lädt unabhängig von Alter und Interessen alle dazu ein, die vielen Facetten der Universität Freiburg kennenzulernen. Am Standort Miséricorde, im Herzen der Stadt Freiburg, will die Unifr den Freiburger_innen die Gelegenheit geben, ihre Universität kennenzulernen; den Ehemaligen ermöglichen, an ihre Alma Mater zurückzukehren sowie den Mitarbeiterinnen und Mitarbeitern und natürlich den Studierenden einen gemeinsamen festlichen Moment bieten. unifr.ch/explora



© Marie Pichonnaz

Pascal Pichonnaz

Professeur de droit privé et droit romain

Qu'est-ce qui vous ennueie?

Peu de choses; je suis un enthousiaste par nature. Peut-être les personnes qui parlent pour ne rien dire d'utile ou d'important

Avez-vous un tic?

Pas consciemment, mais mes étudiantes et étudiants vous répondront peut-être différemment

A quoi croyez-vous?

A la beauté de la vie et à ce don que nous fait le Créateur

Préférez-vous mourir définitivement ou vous réincarner en animal?

Et si oui, lequel? Je crois en la Vie après la mort. C'est aussi ce qu'envisagent ceux qui espèrent dépasser le cycle des réincarnations par leurs bonnes actions sur terre, non?

De quoi avez-vous peur?

Du vide

Quelle question vous posez-vous encore et encore? Que faire pour qu'une solution soit juste ou équitable? Finalement, le droit c'est la recherche de solutions aux différends, mais aussi la mise en place de solutions justes et équitables autant que possible

Votre moment préféré de la journée? Tôt le matin, quand une pleine journée s'offre à moi

A quelle époque auriez-vous aimé vivre?

La nôtre. Chaque époque a ses aspects fascinants et ses défis à relever. Comme on peut lire sur le Message du Collège Saint-Michel (âgé de plus de 400 ans), qui reprend Ovide: «Nous louons les Anciens, mais nous sommes de notre temps» (*Laudamus veteres sed nostris utimur annis*)

De quoi n'avez-vous aucune idée?

De beaucoup trop de choses. Et j'aimerais en apprendre plus

Qu'est-ce qui vous émeut aux larmes? La musique et les sentiments qu'elle peut souvent transmettre

Où devriez-vous vous améliorer?

Dans tous les domaines; c'est le propre d'un scientifique de vouloir s'améliorer chaque jour. Cela vaut, bien sûr, aussi pour les aspects sociaux et de personnalité

Un regret?

Très rarement. Il faut savoir s'excuser et pardonner. Tout permet de progresser. Il faut aller de l'avant et jouir du bonheur de vivre

Quelle faculté aimeriez-vous avoir? Celle de donner de l'espoir et de l'énergie aux gens qui m'entourent

Vos principales qualités professionnelles?

Je suis un passionné et un enthousiaste, ce qui me permet de mener de nombreux projets de front, et à terme